





ADOLPHE ROUVEZ.

FABLES

DE FLORIAN

— PARIS —
IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cᵉ
RUE SAINT-BENOÎT, 7.


FABLES
DE
FLORIAN
ILLUSTRÉES PAR
J.J. GRANDVILLE.
ANDREW. BEST. LELOIR.

FABLES
DE FLORIAN

ILLUSTRÉES

PAR J. J. GRANDVILLE

SUIVIES

DE TOBIE ET DE RUTH

Poëmes tirés de l'Écriture Sainte

ET

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE FLORIAN

PAR P. J. STHAL



PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE RICHELIEU

1851.



NOTICE

SUR FLORIAN

Les *Fables de Florian* sont un de ces livres très-rares où la pensée est si chaste, l'esprit si parfaitement honnête, la forme si attentive, qu'ils semblent avoir été écrits presque uniquement en vue des jeunes lecteurs. Et pourtant il n'en est rien.

Parmi beaucoup d'autres préjugés, il y a en France un préjugé fatal à la jeunesse. Ce préjugé consiste à croire que pour convenir aux enfants, un livre doit être fait dans des conditions telles que l'âge mûr n'y puisse trouver son compte.

Ceci conduirait tout simplement à dire qu'un homme de talent ne saurait se faire comprendre des enfants sans cesser d'être un homme de talent, sans se rapetisser, et que les livres qui se font aimer des enfants ne sauraient être que des livres médiocres.

C'est calomnier à la fois et les enfants et les livres qu'ils goû-

vie publique que par ses écrits : aussi les faiseurs de notices, auxquels les faits ont manqué pour les juger, l'ont-ils peint sous des aspects tellement différents qu'on ne saurait guère à quoi s'en tenir sur son véritable caractère s'il ne se révélait suffisamment dans ses œuvres.

C'est donc dans ces livres qu'il faut le chercher ; c'est là, dans ces pages, dans ces champs, voulons-nous dire, par lui-même et avec tant de soin cultivés, qu'il faut aller, comme Ruth la glaneuse, ramasser les dernières fleurs éparpillées et oubliées par les moissonneurs, pour lui tresser une nouvelle et modeste couronne, où se mêleront par-ci par-là quelques épines ; mais il faut être juste et impartial avant tout.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1735, au pied des Cévennes, dans le château de Florian, non loin d'Anduze en Languedoc, d'une famille distinguée dans les armes, mais appauvrie par les prodigalités de quelques-uns de ses membres.

Sa mère était bonne et belle ; elle était d'origine castillane, et s'appelait Gilette de Salgué ; c'est à peine si la pauvre mère put bercer son premier-né, car elle mourut bientôt après la naissance de son fils ; si tôt après, que ce fut pour Florian comme s'il n'avait jamais eu de mère. Mais Florian était de ceux qui, dans le domaine des sentiments, ne peuvent échapper à aucune douleur ; et pendant toute sa vie il regretta amèrement de n'avoir pu vivre à côté de cette mère qu'il aurait tant aimée, et de n'avoir pu être un excellent fils.

On raconte, à l'appui de ce que nous venons de dire, un mot touchant de l'enfance de Florian : Un petit paysan, son frère de lait peut-être, pleurait un jour de toutes ses forces : sa mère venait de le battre. « Tu es bien heureux, toi, lui dit Florian, tu peux être battu par ta mère ! »

Ce sentiment de regret qui ne le quitta jamais, lui rendit sa mère si présente, qu'on peut dire que, toute morte qu'elle était, elle exerça sur la vie tout entière de son fils une grande influence.

Sans aucun doute, ce fut parce que sa mère était espagnole, et en mémoire de sa mère, et à cause d'elle, et par un soin tout filial et très-attendrissant, qu'il étudia et qu'il aima les livres espagnols, qu'elle avait dû aimer, et que les écrivains originaux de cette littérature devinrent ses auteurs et ses modèles favoris. De là aussi la direction que prit plus tard son talent, qui semblait avoir en vue de faire revivre les peintures de l'amour chevaleresque et les doux rêves de l'amour pastoral dans les données des écrivains espagnols.

On ne sait de son enfance que ceci : c'est qu'il fut élevé par son aïeul, un vieillard sage et doux comme Philémon, et qu'il était gai, vif et franc. Il quitta le pauvre château de ses pères pour une résidence quasi-royale, par la protection de Voltaire, dont un de ses oncles avaient épousé la nièce, et entra à treize ans dans les pages de M. le duc de Penthièvre. Les pages de ce temps-là ont laissé une réputation assez mauvaise; mais être page chez le duc de Penthièvre, qui fut respectable et respecté même de ses ennemis, c'était à la fois un honneur et un bonheur pour un enfant. Le duc de Penthièvre apprécia les excellentes qualités de son jeune page, et devint le protecteur de toute sa vie.

En sortant de la maison du duc de Penthièvre, Florian s'en alla à Ferney achever son éducation, et prit là, quoique fort jeune, le goût des lettres. Il était aimable et sensible; sa conversation était charmante, et Voltaire, tout en raillant l'enfant, dont la naïveté amusait sa vieillesse souvent ennuyée, lui corrigeait, dit-on, ses thèmes et ses versions. Quand *Florianet* (c'est le surnom que lui donnait Voltaire) était embarrassé pour mettre en latin ce qu'il ne comprenait guère en français, il demandait à Voltaire de lui faire sa phrase, et Florian lui-même nous apprend que Voltaire lui faisait sa phrase avec tant de complaisance, qu'il s'en allait toujours croyant l'avoir faite lui-même.

On a peint quelquefois Florian comme un homme faible. Faible, pourquoi? est-ce parce qu'il fut toujours, et sans efforts, de mœurs douces et bienveillantes? D'où vient qu'on accuse volontiers de faiblesse tout homme qui n'a fait de mal à personne? et comment se

fait-il que dans ce monde, où les mauvais exemples abondent, où certes il est plus difficile et trop souvent moins profitable de bien faire que de mal faire, il semble qu'on ne puisse être fort et bon tout ensemble ?

Le séjour de Florian à Ferney, et toute la première partie de sa vie, pourraient prouver que rien ne justifie cette accusation de faiblesse. L'indice certain d'une grande force de caractère est de rester soi en dépit du milieu où l'on vit, et il faut dépenser une grande énergie pour se soustraire aux influences de son temps.

Peut-on croire que Voltaire, qui ne respectait rien, respecta la candeur de l'écolier ? ou bien, la bonne nature de l'enfant résista-t-elle au contact du sceptique vieillard ? Toujours est-il que Florian sortit *Florian* des mains de Voltaire, la plus grande domination de son siècle ; qu'il sut maintenir à côté de lui son individualité, et que ceci suffit à prouver l'indépendance complète de son esprit.

Florian eut le bon sens et le bon goût d'obéir à sa nature. Il aimait les champs, les bergers, les troupeaux, les chevaliers, et surtout les moutons ; il les chanta, et il fit bien.

Il y avait bien quelque hardiesse à oser élever la voix pour dire bonnement et simplement, avec l'espoir d'être écouté, les joies tranquilles des plaisirs champêtres, alors que tout ce qu'on écrivait participait de l'effervescence de la société, grosse alors d'une révolution.

On écouta cependant cette voix douce et tendre qui reposait l'esprit et l'oreille, fatigués des grands bruits qui éclataient de toutes parts. Chose étrange ! Florian se fit lire par cette même génération que Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les encyclopédistes avaient fait rire, discourir, philosopher et quelquefois blasphémer, et il devint en France le représentant de la pastorale.

La pastorale est éternelle : et il n'est peut-être pas une des phases des littératures anciennes et modernes où les champs n'aient été

célébrés, souvent par un homme de talent, quelquefois par un homme de génie, toujours par un homme honnête.

Florian a été l'homme honnête et l'homme de talent. De son temps on le nommait aussi l'*Homme de la nature*, et ce n'était pas tout à fait sans raison. En effet, tous ses héros sont placés dans des paysages vrais, dans une nature vraie; non pas qu'ils aient cette bonne odeur de bruyère sauvage, de feuille de chêne, de forêt et de montagne, qu'ont les héros passionnés des écrivains allemands, par exemple : mais ils ont ce parfum qu'on aime dans les petites fleurs qui poussent au pied des collines et au bord des eaux paisibles, dans les campagnes cultivées.

On a eu tort de contester à Florian cette poésie; on a dit qu'il était plus mignard que naïf, qu'il n'était arrivé au naturel qu'à force d'art, et que ses bergers n'étaient pas de vrais bergers, mais bien des princes et des princesses déguisés. — Où ce bel amour du vrai nous conduira-t-il? et que regrette-t-on des vrais bergers et des vraies bergères qui soit bien regrettable? Seraient-ce leurs sabots, ou leurs pieds nus, ou les détails de l'étable? En vérité, convient-il à une littérature qui a fait des princes avec des valets, et des valets avec des princes, de tant parler au nom de la vérité?

Chaque époque habille les champs à sa manière. Théocrite et Virgile ont armé leurs poëtes-bergers d'une houlette, il est vrai; mais ils les font vivre au milieu des enchantements de la nature mythologique avec les nymphes et les fraîches naïades, et leurs bergers ne sont pas plus vrais bergers que ceux de Florian.

Virgile ne dit-il pas : *Si canimus Sylvas, Sylvæ sint consule dignæ?* Pourquoi Florian n'aurait-il pas attaché une épée enrubannée au côté de ses pasteurs-rois? Et ne voit-on pas que ses bergers coiffés à l'oiseau royal et en habit de satin rose, et que ses bergères avec un œil de poudre et en jupes à falbalas, n'étaient qu'une réminiscence des scènes de trumeau et de dessus de porte mises à la mode par Watteau et Boucher?

Sans doute, à toujours voir les moutons frisés et parés qui paissent si indolemment, dans les pages de Florian, des pelouses

toujours vertes et toujours fleuries, on est tenté parfois de se souvenir que ces moutons ont une autre destination dans le monde que de poser comme un cortége obligé du berger Némorin et de la bergère Estelle, et de sortir de cette éternelle poésie d'idylle par quelque mot comme celui de M. le duc de Nivernais, qui s'écriait, impatienté en voyant dans un jardin un troupeau de moutons blancs et peignés : « Il n'y a peut-être pas un de ces gueux-là qui soit tendre ! »

Mais le moyen pourtant de tenir longtemps rigueur à ces bêtes innocentes? Vraiment, ces moutons sont si jolis, ces bergers si aimables; ces frais ruisseaux, ces vers et cette prose entremêlés coulent si doucement, cette musique est si agréable, qu'on aurait mauvaise grâce à vouloir que tout cela fût parfait.

Remarquons ici qu'il arrive ordinairement que la préférence souvent excessive accordée par le public à l'une des œuvres d'un écrivain, rend le public injuste pour le reste des œuvres du même auteur. Il semble que l'on n'approuve qu'à regret, et, pour ainsi dire, que le moins possible. C'est ainsi qu'on peut assurer que le succès des *Fables de Florian* a fait tort à ses autres ouvrages, qui ne méritaient pas qu'on établît entre eux et les fables une si grande différence [1].

[1] Nous donnons ici la liste des ouvrages de Florian, dans l'ordre où il les a publiés pour la première fois.

Galathée. — en 1792.

Les deux premiers volumes de son Théâtre, contenant : *Les Deux Billets; le Bon Ménage ; le Bon Père; la Bonne Mère et le Bon Fils.*

Ruth.

Voltaire et le Serf du mont Jura.

Ses Mélanges, parmi lesquels : *Louis XII au lit de mort; le Cheval d'Espagne; la Poule de Caux; les Tourtereaux; le Chien de Chasse; Léocadie ; Inès de Castro.*

Puis six nouvelles : *Bliomberis; Pierre; Célestine; Sophronyme; Sanches et Bathmendi.*

Un troisième volume de Théâtre : *Jeannot et Colin; les Jumeaux de Bergame; Héro et Leandre; le Baiser ; et Blanche et Vermeil.*

Estelle parut ensuite. (Nous lisons dans une Biographie de son temps, que pour accorder ces deux Bergères, Estelle et Galathée, le public divisa son amour entre elles, et leur décerna à toutes deux le prix du goût, de la vertu et de la sensibilité.)

Numa, qui naquit en pleine révolution.

Son *Précis de l'établissement des Maures en Espagne.*

Gonzalve de Cordoue.

Il est juste pourtant de convenir que Florian eût mieux fait peut-être de ne pas publier tout ce qu'il a écrit, et que le tact, qui consiste à sacrifier le bien lui-même au mieux, lui a failli quelquefois.

Abandonnons donc ses bergeries, puisque d'ailleurs on conteste leur mérite ; avouons avec nos littérateurs de haut goût, ce qui ne veut pas dire d'excellent goût, que la gloire des poëmes de Florian a passé tant soit peu, comme tant d'autres gloires, hélas ! et parlons alors de ses fables seulement. Après tout, là est vraiment la gloire de Florian.

Plus d'un demi-siècle, et pendant ce demi-siècle je ne sais combien de révolutions littéraires et autres ont passé sur ces charmantes fables, elles sont restées comme un des plus aimables livres de notre langue. Nous citerons ici l'opinion d'un homme dont, en pareille matière, le jugement doit être pour tous sans appel. Charles Nodier a dit des *Fables de Florian* « qu'elles sont un des chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle, et un des meilleurs livres de tous les temps ».

Aux beaux jours si tôt passés de notre romantisme contemporain, quand il arrivait à nos modernes génies qui semblaient faire de l'art d'écrire un exercice aussi violent et non moins glorieux que celui qui consiste à avaler des épées nues devant la foule ébahie, quand il leur arrivait de se trouver à l'étroit dans les règles de notre langue, et de crier que c'était un martyre que d'en être réduit à parler comme Molière, il fut de mode, un instant, d'attaquer nos écrivains classiques. On attaquait Racine lui-même, Racine

Puis, presque en même temps, les Nouvelles-Nouvelles : *Selmours; Selico; Claudine; Zulbar; Camiré et Valérie.*

Enfin ses *Fables.*

Guillaume Tell. (Ducis lui avait donné le sujet.)

Ebrahim. Poëme en quatre chants, et des Romances.

Les *Mémoires d'un Espagnol.* Sous ce titre il avait commencé sa propre histoire (ouvrage posthume), et la *traduction de Don Quichotte* (ouvrage posthume aussi). Cette traduction est une imitation plutôt qu'une traduction.

Florian a été traduit dans toutes les langues. Plus de cinquante éditions de ses œuvres complètes dans tous les formats, et plus de cent éditions de ses Fables, ont été successivement épuisées.

plus que tout autre ! Je vous laisse à penser si ce pauvre chevalier de Florian était épargné. — Aujourd'hui, toutes ces colères se sont calmées; les pères, les maîtres de notre belle littérature, tant attaqués et peut-être si mal défendus, ont résisté pourtant à ces grands coups ; oserons-nous dire que nous serions curieux de savoir si la postérité, qui enterre plus qu'elle n'exhume (et qui fait bien), gardera, de tant de pourfendeurs, la valeur seulement d'un petit volume pareil aux *Fables de Florian?*

Nous le souhaitons, mais nous ne l'espérons pas.

L'histoire des livres et de leur entrée dans le monde est presque toujours intéressante ; celle des *Fables de Florian* l'est assurément.

En 1788, Florian n'avait encore fait que *Galatée*, qui fut une imitation de Michel Cervantes et qui parut en 1783, et *Numa*, qui parut en 1786 ; et il frappait, *pour la dixième fois*, aux portes de l'Académie. On voit que l'importunité était déjà de mise dans cette circonstance, et qu'il n'était pas malséant de manquer quelque peu de dignité pour mériter les faveurs de l'illustre compagnie; on ne saurait payer trop cher l'immortalité.

L'Académie était dans son jour de clémence ; et cette fois-là, le petit berger *Florianet* ne fut point renvoyé à ses moutons, et Marmontel (Marmontel le tragique!) cessa de lui crier, du haut de son fauteuil, qu'il ne viendrait s'asseoir à ses côtés que quand ses ormeaux seraient devenus des ormes.

Florian avait alors trente-trois ans, l'hiver n'avait point encore fané le bouquet attaché à sa houlette, et le nouvel immortel, plein d'ardeur, voulut prouver au docte corps qu'il n'était point de ceux qui arrivent à l'Académie, comme un voyageur dans une hôtellerie, pour s'y reposer et n'y rien faire.

La réception fut brillante. Florian était déjà à la mode ; le succès de *Galatée* avait été grand ; les musiciens se disputaient les vers dont il semait ses livres ; les femmes les chantaient et reportaient sur l'auteur un peu de l'intérêt qu'elles avaient pour ses galants héros ; M. le duc de Penthièvre l'avait nommé son gentilhomme ordinaire ; la ville et la cour, à laquelle il tenait par sa naissance, assistèrent à cette réception, et ce fut ce jour-là même

qu'il lut pour la première fois à ses collègues assemblés le recueil de ses fables.

Par un de ces retours subits dont les académiciens sont, à ce qu'il paraît, tout aussi capables que de simples mortels, le nouveau venu, si longtemps repoussé, obtint un tel triomphe, que, d'une voix unanime, on déclara que La Fontaine avait trouvé un rival, un frère, un pareil; ni plus ni moins.

Nous serons plus justes que les contemporains de Florian, et nous reconnaîtrons ici même que le temps, ce grand redresseur de jugements, qui s'est permis plus d'une fois de redresser ceux de l'Académie elle-même, tout en confirmant le succès des *Fables de Florian*, l'a confirmé sauf l'enthousiasme.

Non, Florian n'est pas l'égal de La Fontaine, il n'est point son frère, et il ne saurait être son rival; mais aussi il n'est point son imitateur, et c'est pour cela même qu'il a mérité de prendre place immédiatement après le prince des fabulistes anciens et modernes.

Florian ne ressemble en rien à La Fontaine, et je ne sais quel point de contact on pourrait trouver entre les deux fabulistes français. La Fontaine a du génie, Florian n'en a pas, et pourtant en lui tout est grâce, tout est tendresse et raison. Mais combien compte-t-on d'hommes de génie?

On ne peut guère définir le génie. Il n'y a peut-être que ceux qui en ont qui sachent ce que c'est. Bossuet s'est tiré mieux que personne de cette définition, et pour cause. Le génie, a-t-il dit, est une illumination soudaine; ce mot est juste au moins pour La Fontaine, qui est toujours imprévu et pourtant toujours vrai. Le public de La Fontaine, c'est le public de Molière; il touche à la fois à toutes les cordes de notre nature, il nous frappe tous et partout à la fois. Florian est aussi vrai que La Fontaine, mais sa vérité n'est pas la même, elle est moins vive et moins originale, et pour ainsi dire plus polie. Son public, c'est tout le monde aussi, mais tout le monde plus particulièrement dans ce que l'homme a de tendre, de jeune et de féminin peut-être.

On a reproché à Florian (et du reste on fait le même reproche

à La Fontaine), on lui a reproché d'avoir emprunté ses sujets aux fabulistes anciens et étrangers, à Ésope, à Phèdre, à Gay, aux Allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Viriarte. Mais Molière, cet inventeur par excellence, s'est-il fait faute de prendre partout où il lui a plu de prendre! n'a-t-il pas copié Rabelais en quelques passages, et mot pour mot? La Bruyère a eu raison de le dire : « Le choix des pensées est invention. »

D'ailleurs, Gay est maussade; Phèdre est léger, mais il est triste; Ésope est presque brutal. Florian n'est ni triste, ni brutal, ni maussade; il est, et c'est sa qualité éminente, il est aimable, et n'est par conséquent ni Phèdre, ni Ésope, ni Gay.

D'ailleurs, on dit qu'Ésope fut Lockman, que Lockman fut Salomon, que Salomon fut Joseph. Que ne dit-on pas!

Le style de Florian n'est jamais guindé ni boursouflé. Cela vient sans doute de ce qu'il eut le bon sens de ne jamais forcer sa nature, et de ne chercher qu'en lui-même ses inspirations. S'il chanta tour à tour la gloire chevaleresque et le bonheur de la vie champêtre, ce fut parce qu'après avoir rêvé la gloire des armes, il donna la dernière partie de sa vie à l'amour des champs.

En sortant de page, Florian était entré, quoiqu'il n'eût que seize ans, dans l'école d'artillerie de Bapaume; et telle avait été son envie d'y être admis, qu'après un travail de quelques mois seulement, il s'était mis en état de passer des examens de mathématiques qui exigeaient d'ordinaire une longue préparation.

Ce fut un beau jour pour lui que celui où il quitta l'habit de page pour prendre l'uniforme. « Je me regardais dans tous les miroirs, dit-il ; j'étais occupé de savoir si j'avais l'air d'un officier; ma cocarde faisait le bonheur de ma vie. » Ce fut bien autre chose encore quand il se vit l'épée au côté! et ici, il faut bien le dire, il y aurait lieu d'adresser un sérieux reproche à la vie de Florian, si l'on ne songeait au temps où il vivait. Qui l'eût pensé? le doux Florian était un peu bretteur, et trop souvent, dit-on, il fut dans le cas de tirer l'épée dans ces duels si communs alors, où la vanité la plus puérile pouvait seule trouver son compte.

Florian quitta bientôt le corps royal d'artillerie pour une lieutenance d'abord, et ensuite pour une compagnie que son protecteur, M. le duc de Penthièvre, lui accorda dans le régiment des dragons de Penthièvre.

Après avoir passé quelque temps en garnison à Maubeuge et fait plusieurs voyages à Paris, ou ses semestres étaient en partie consacrés *aux Muses*, il obtint une réforme au moyen de laquelle son service comptait toujours sans qu'il fût forcé de rejoindre, et accepta avec reconnaissance la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre. Il put dès lors se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, et vint habiter le château d'Anet.

Ce fut là qu'il trouva ses idylles les plus fraîches, et qu'il composa ces petites saynettes qui eurent de si grands succès à la Comédie-Italienne.

On retrouve dans *les Deux Filles,* dans *le Bon Ménage*, dans *le Bon Père* et dans *la Bonne Mère,* le cœur excellent, le sens juste, la belle humeur, la douce philosophie et le style correct et clair qui font de la lecture des *Œuvres de Florian* une lecture toujours facile, et souvent instructive et amusante. Arlequin, grâce à lui, perdit ses allures bergamasques; de grossier, de balourd et sans esprit qu'il était, il devint un excellent père de famille, plein de gaieté vraie et de vertus naïves. Quelle conversion que celle d'un personnage aussi enraciné dans le mal! Plus d'une fois, grâce aux charmantes libertés de la campagne, Florian prit un rôle dans ses petites comédies quand on les jouait devant la cour de M. le duc de Penthièvre, et il s'en acquittait à merveille.

On assure que plus tard il fit à la dévotion un peu outrée de son bienfaiteur le sacrifice des meilleures pièces de son théâtre. La Fontaine avait brûlé ses *Contes* et en avait fait un holocauste à la peur de l'enfer; Florian offrit à la reconnaissance les enfants les plus chéris de son cœur. Le *bonhomme* avait cru devoir mourir dans un cilice; Florian mourut dans son lit.

M. le duc de Penthièvre était un de ces princes bons et charitables, un de ces hommes si rares qui, du haut de leur bonheur,

voient pourtant les malheureux. Il consacrait à l'aumône le revenu d'une de ses plus belles fermes, et chargeait son gentilhomme ordinaire de distribuer ses libéralités.

Rien n'est plus propre à faire aimer Florian que cette époque de sa vie. Là, tantôt au ciel, tantôt à la terre, il faisait tantôt une bonne action, tantôt un bon conte. Il s'en allait de chaumière en chaumière chercher et consoler la misère; il donnait l'or du prince, mais il y ajoutait cette grâce compatissante qui double un bienfait. La bonté est aussi un trésor où les malheureux aiment à puiser. Nous lisons dans une notice écrite par un de ses contemporains, que les pauvres de Sceaux l'appelaient mon bon ami! Mais les pauvres étaient nombreux, et les revenus dont pouvait disposer *le bon ami* ne suffisaient pas toujours. Combien de fois, lui qui disait que Dieu devrait faire pousser des épis d'or dans les champs arrosés par les sueurs des malheureux, ne demanda-t-il pas à ce Dieu de bonté et de charité quelques épis d'or de plus dans les champs dont la moisson revenait à ces pauvres! Florian avait coutume de dire que le mot *bienfaisance* est le plus beau mot de la langue française, et que le mot *amitié* en est le plus doux.

Pourquoi faut-il que les pauvres soient quelquefois ingrats! La reconnaissance leur est-elle plus difficile qu'à d'autres, parce qu'ils ont à remercier plus souvent, pas assez souvent néanmoins! On dit, sans oser le croire, qu'en 1793 il fut dénoncé par ceux qu'il avait nourris, et que l'*aumônier* du duc de Penthièvre ne put obtenir la grâce du gentilhomme.

La Révolution vint fondre sur lui sans qu'il l'eût entendue venir. Ce fut à l'ombre de ses ormeaux, dans les champs, au milieu des prés et des fleurs, ces chères amitiés de toute sa vie, qu'elle le trouva. Il était accusé d'avoir fait des vers à la Reine. Il fut enfermé dans la prison du Port Libre (la Bourbe), dont on avait fait alors une des premières marches de l'échafaud. Les révolutions sont souvent justes, mais les hommes qui les font le sont rarement. Qu'importait aux idées nouvelles que Florian vécût ou mourût? que pouvait-il être pour ou contre Robespierre, et pourquoi Robespierre pensa-t-il à lui?

Quelquefois l'adversité nous prend faibles, et nous rend forts; il n'en fut pas ainsi de Florian, à qui l'on a reproché d'avoir tremblé devant la mort, alors qu'il était d'usage de regarder la mort en héros.

Mais qui sait ce qui se passait en lui? et doit-on s'étonner qu'il trouvât abominable cette mort politique, quand la politique ne lui était rien! D'ailleurs, Florian l'avait prouvé, il était brave, mais brave à la façon des femmes, qui aiment les nobles périls et s'épouvantent des ignobles dangers. Il ne craignait pas la mort, mais peut-être avait-il peur de l'échafaud?

Ce fut en prison que Florian commença son *Guillaume Tell*, qui ne fut jamais achevé. Était-ce une offrande à la liberté française que le choix de ce héros de la liberté suisse, alors qu'on s'entre-tuait pour devenir libres?

Robespierre mourut, et Florian recouvra sa liberté au 9 thermidor, et revint à Sceaux. Ce fut à Boissy-d'Anglas, qui n'avait cessé d'intercéder pour lui et qu'il appelait son *frère en Apollon*, qu'il dut son élargissement.

Mais vainement se retrouva-t-il dans ces lieux si chers et si aimés; les souvenirs de la Bourbe lui gâtèrent sa liberté, et il avait perdu l'habitude du bonheur au point que le bonheur même lui était devenu suspect et qu'il n'y croyait pas.

Le chantre mélancolique de *Robin Gray* et de *Pauvre Jeannette*, en proie à d'horribles hallucinations, croyait sans cesse entendre résonner à ses oreilles les strophes terribles alors de la *Marseillaise;* et dans ses promenades, autrefois si paisibles, on dit qu'il lui semblait toujours voir l'échafaud marcher comme un fantôme côte à côte avec lui. Bientôt sa santé s'altéra. Il avait été blessé à mort par la perte de quelques-uns de ses amis, il avait été abandonné par les autres, et il succomba le 17 septembre 1794, à l'âge de trente-huit ans (29 *fructidor de l'an II de la République*).

Comme homme, Florian a laissé de bons et nobles souvenirs; rien dans ses œuvres ne vient les démentir : aussi, dans un temps où l'on disait déjà des gens de lettres qu'il valait mieux les lire

que les voir, disait-on de lui qu'il faisait aussi bon le voir que l'entendre et le lire.

Il avait eu pour amis, Voltaire, Ducis, Sedaine, Bernardin de Saint-Pierre et Boissy-d'Anglas.

Qu'importe qu'il ait été à la fin ou fort ou faible? Qu'importe qu'il ne se soit pas drapé dans son manteau pour mourir en Spartiate, s'il pleurait chrétiennement de ne plus pouvoir donner la moitié de ce manteau aux pauvres!

Qu'importe que par un bon mot répété jusqu'à nous, on ait voulu faire douter de son courage en disant qu'il n'avait pas osé introduire de loups dans ses bergeries, parce qu'il en aurait eu plus grand'peur que ses moutons?

Qu'importent encore les fautes vénielles de sa vie privée comme capitaine de dragons, et les mièvreries tant soit peu coupables de sa vie de garnison? Ce qu'on sait de lui vaut bien qu'on lui pardonne et cela et le reste.

Encore un mot, et ce sera notre *dernière fleur* à Florian. On disait de lui, et de son vivant, qu'il était aimable, avant qu'on eût gâté ce mot charmant qui le peint tout entier, et que d'une personne aimable, c'est-à-dire digne d'être aimée, on n'eût fait qu'une personne agréable.

P.-J. STAHL.




LIVRE I.ER



Venez, sous mon manteau, nous marcherons ensemble.

LIV. I, FABLE I.



LIVRE PREMIER

FABLE Ire

La Fable et la Vérité

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits.
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,

Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
Eh! vous voilà! bonjour, dit-elle;
Que faites-vous ici, seule sur un chemin?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle :
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.



Un Bœuf, un Baudet, un Cheval,
Se disputant la préséance.

LIV. I, FABLE II.

FABLE II

Le Bœuf, le Cheval et l'Ane.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,
Et l'âne son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres.
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.

Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
        Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
        Crie aussitôt : La chose est claire,
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur, c'était un gros meunier;
        L'âne doit marcher le premier;
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
        Oh! que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur :
        Au bœuf appartient cet honneur.
Quoi! reprend le coursier écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt!
Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous plaît?
        N'est-ce pas le code ordinaire?

FABLE III

Le Roi et les deux Bergers.

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi.
Quel pénible métier! disait-il; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse :
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine;
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,

Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court, l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage:
Cela console un peu. Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants;
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.

Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi, tout étonné, disait : Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit ; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère.
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah ! comme je rirais !... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir ;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : Comment fais-tu ? les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens !
Sire, dit le berger, la chose est fort facile ;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

FABLE IV

Les deux Voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine ;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : Pour nous la bonne aubaine !
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.
Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.



Immobile de peur, Thomas est bientôt pris;
Il tire sa bourse et la donne.

LIV. I, FABLE IV.

Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
    Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
    Dans le malheur n'a point d'amis.

FABLE V

Les Serins et le Chardonneret.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.



Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

LIV. I, FABLE V.

Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille ;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tous de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connaître ;
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire ;
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnaissant,
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

FABLE VI

Le Chat et le Miroir.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats :
Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,



A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prète.

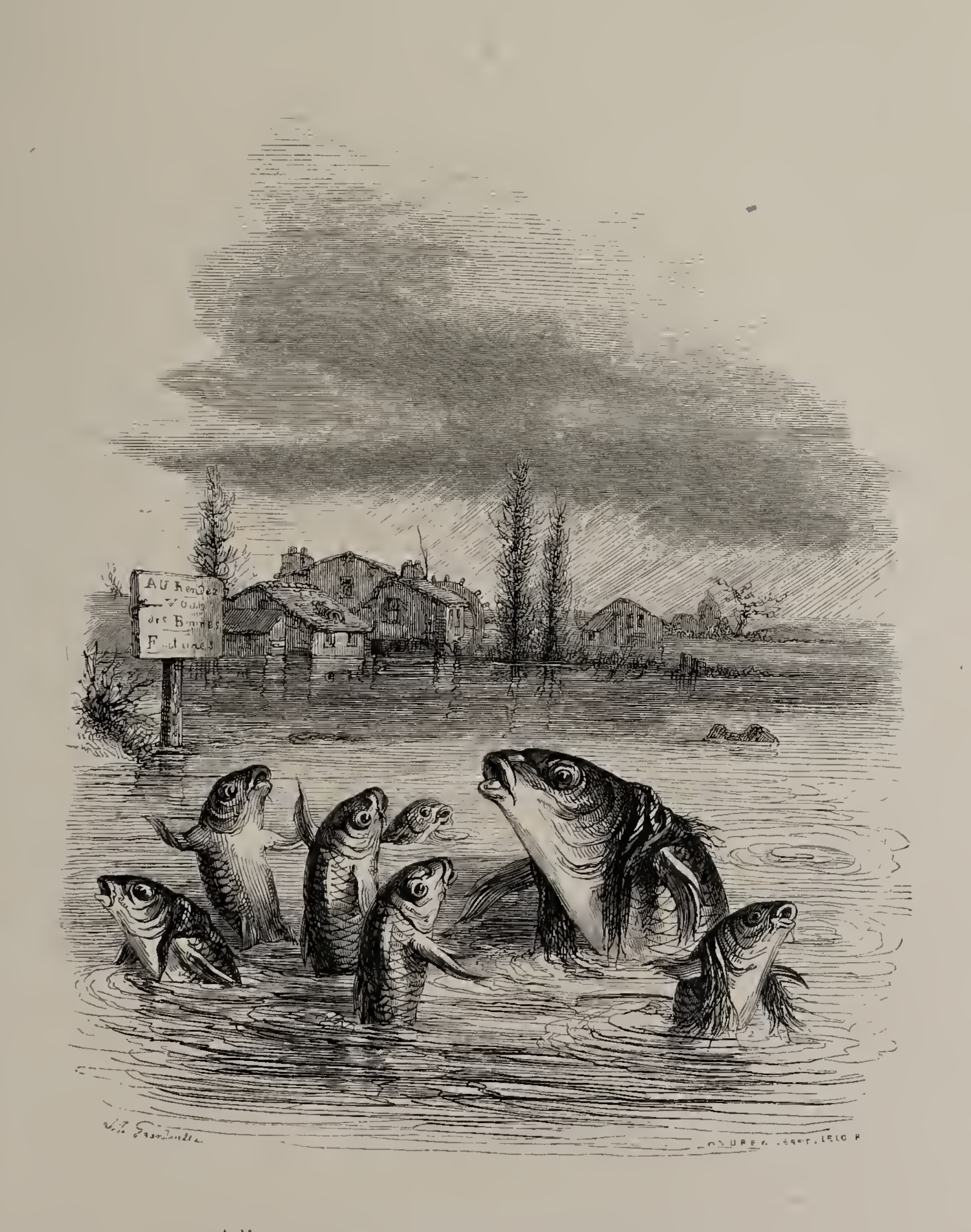
LIV. I, FABLE VI.

Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là, de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête;
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

FABLE VII

La Carpe et les Carpillons.

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse :



Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.

LIV. I, FABLE VII.

Regarde; on ne voit plus que les eaux et le ciel;
Les arbres sont cachés sous l'onde;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant;
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

FABLE VIII

Le Calife.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
        Et les fontaines jaillissantes
        Roulant leurs ondes bondissantes
        A côté du lit de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,

Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette, et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière;
Mais s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du vizir, qui voulait punir ce téméraire,

Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non ;
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
Ma gloire tient à sa durée ;
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste ;
En voyant le palais ils diront : Il fut grand ;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste.



La Mort même était en balance.

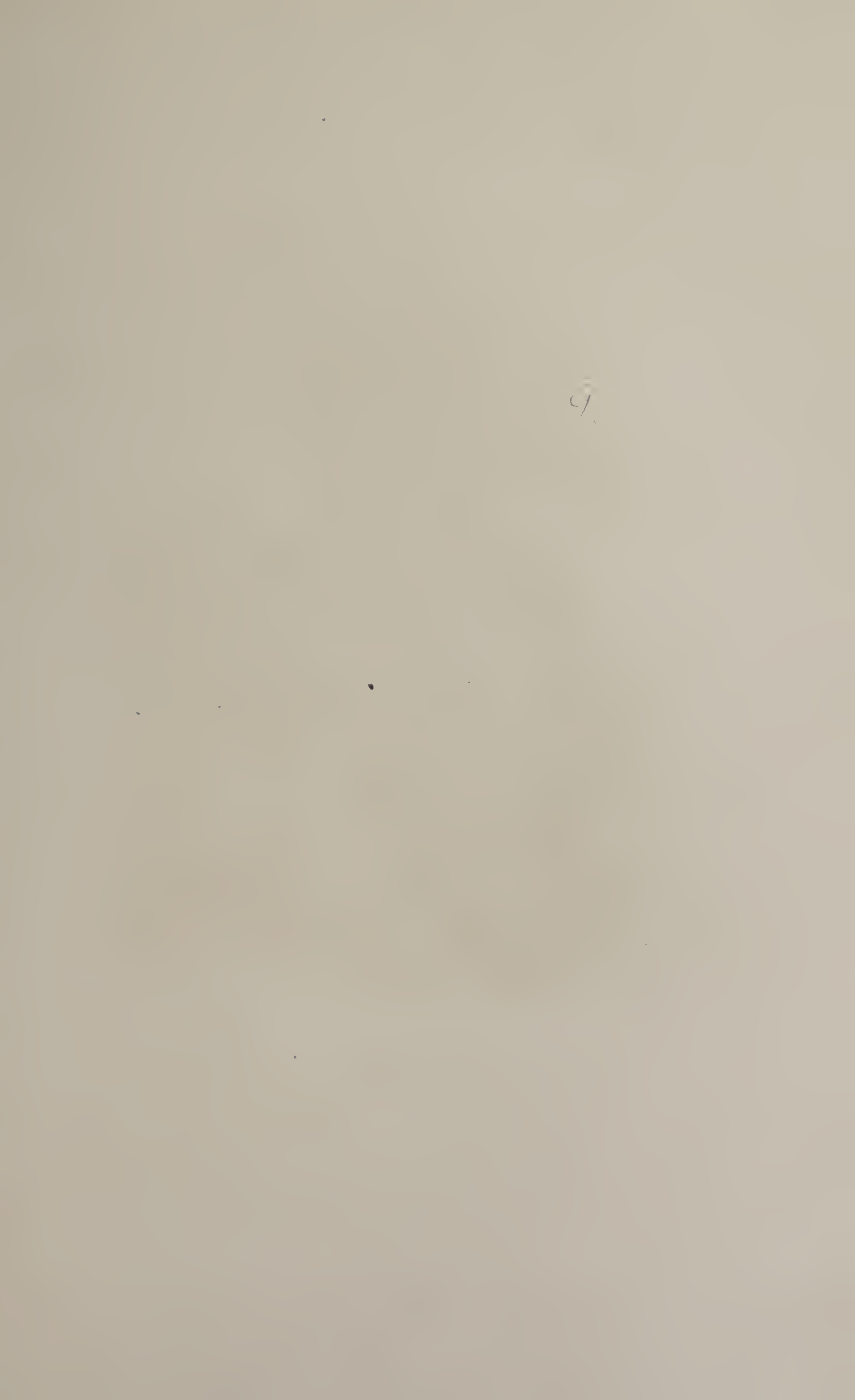
LIVRE I, FABLE IX.

FABLE IX

La Mort.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers, toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses États encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.
C'étaient trois sujets excellents;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents :
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite;
Nul n'osait lui rien disputer;
Lorsque d'un médecin arriva la visite,

Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter;
La Mort même était en balance :
Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus;
Elle choisit l'Intempérance.





Je travaille et tu réfléchis,
Lequel rapporte davantage,

LIV. I, FABLE X.

FABLE X

Les deux Jardiniers.

Deux frères jardiniers avaient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage :
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très-grand docteur ;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;

Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du Nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse,
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venait à merveille;
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire :
Mon ami, lui dit-il, voilà tout le mystère :

Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?

FABLE XI

Le Chien et le Chat.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez ce qu'il devint,
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime!



Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime!

LIV. I, FABLE XI.



Tiens, voilà mon fusil; prends avec toi mon chien.

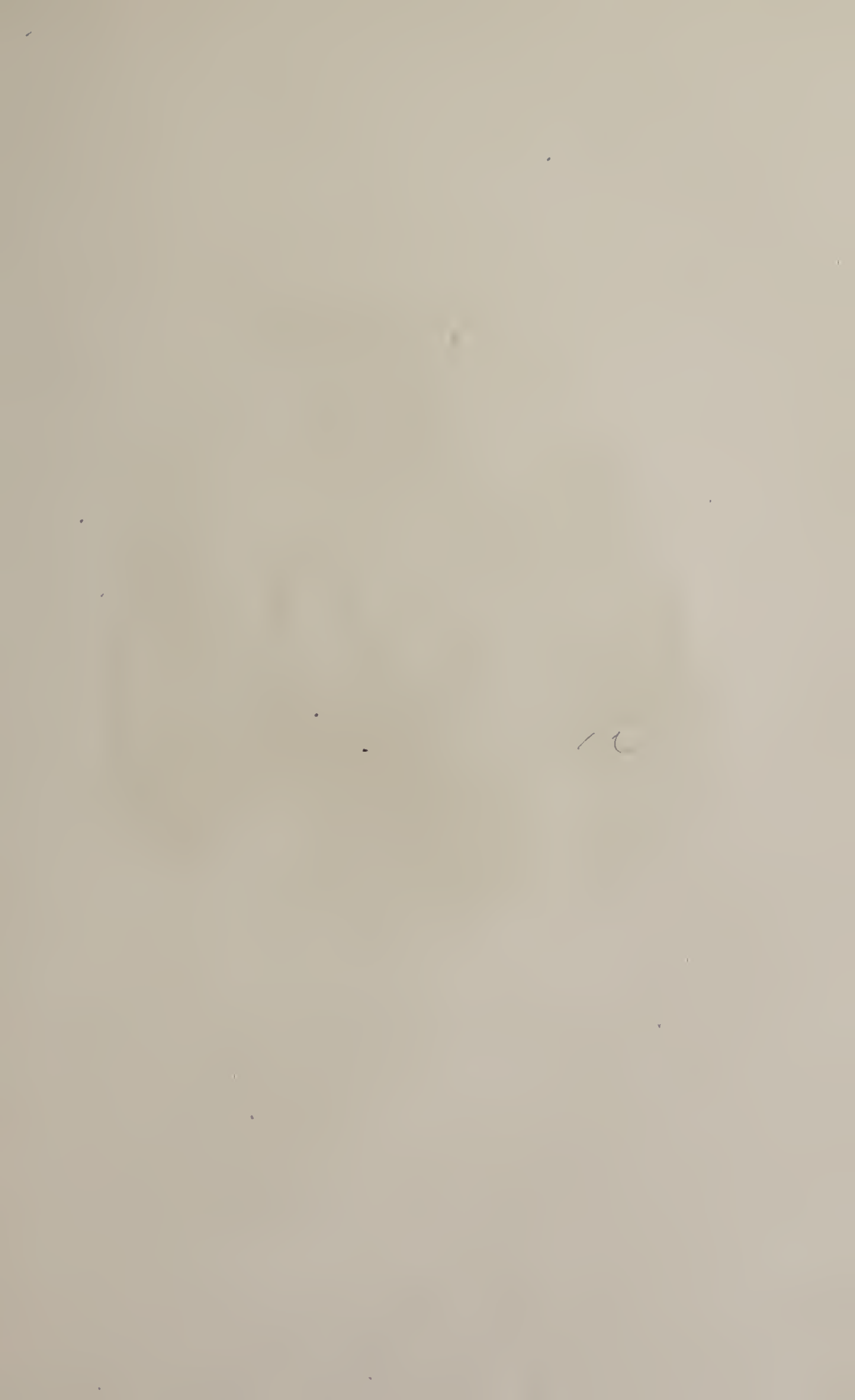
LIVRE I, FABLE XII.

FABLE XII

Le Vacher et le Garde-Chasse.

Colin gardait un jour les vaches de son père;
        Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
        Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
        Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin; mais, si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
        Et j'irai faire votre chasse;
Je réponds du chevreuil. Ma foi, je le veux bien :
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
        Va le tuer. Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoique à regret,

Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons, il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil.... Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant;
De vaches point; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.





Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs, sa piqûre est légère.

LIV. I, FABLE XIII.

FABLE XIII

La Coquette et l'Abeille.

Chloé, jeune et jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette,
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille, et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur

L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur;
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère :
        D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens?

FABLE XIV

L'Éléphant blanc.

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or,
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour, d'un de ses conducteurs,
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,

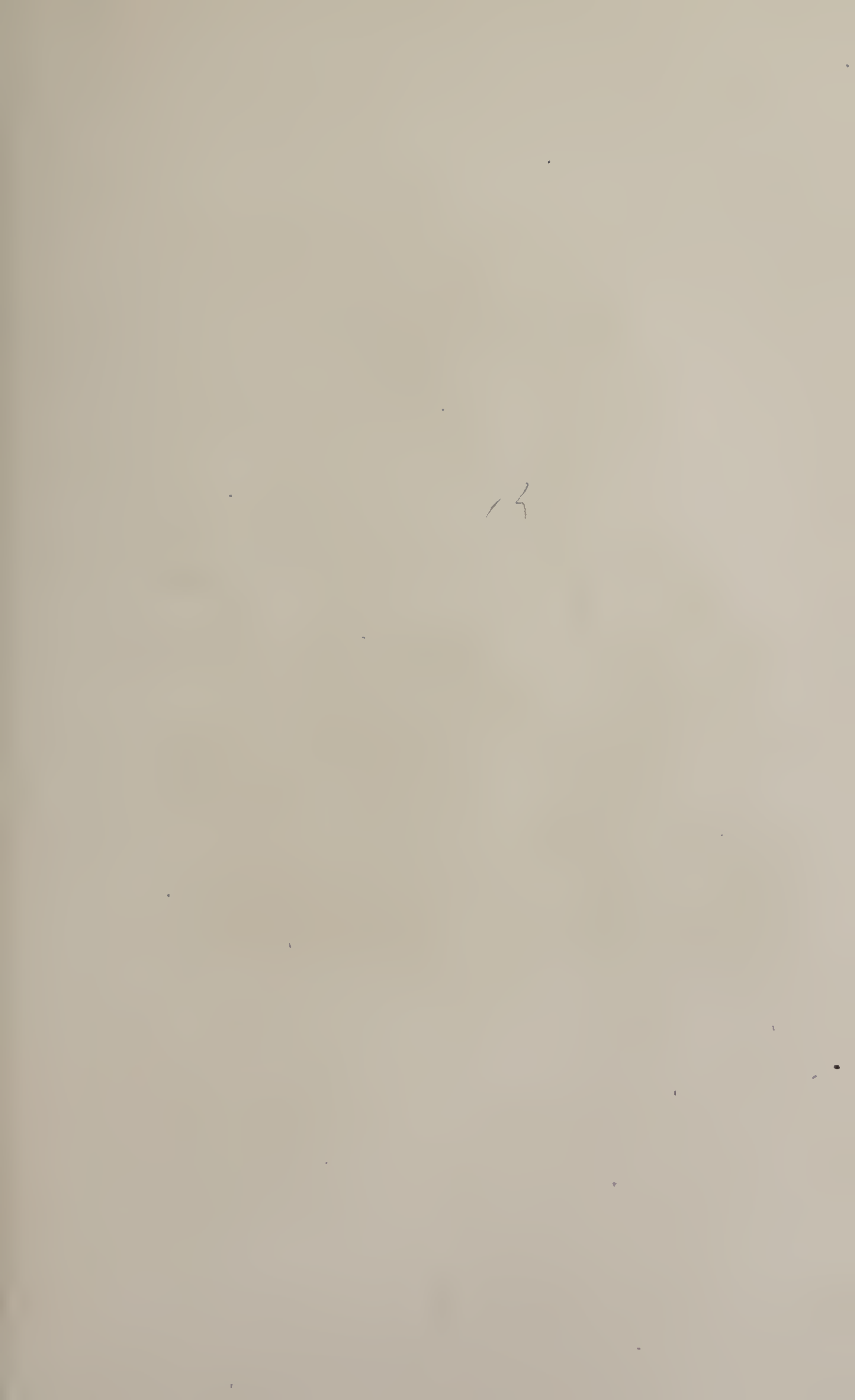
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans le corps des éléphants blancs.
Nos talapoins l'ont dit, ainsi la chose est sûre.
— Quoi! vous nous croyez des héros!
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressants;
Modérés, quoique tout-puissants;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit les lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes?

FABLE XV

Le Lierre et le Thym.

Que je te plains, petite plante!
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre; et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue;
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même;
Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
Tu ramperais plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.





Mais toujours le gros bout lui montre au loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.

LIV. I, FABLE XVI.

FABLE XVI

Le Chat et la Lunette.

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur,
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là, ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier;
Mais, dans le fort du bois, caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin;

Ce penser lui causait souvent de la tristesse,
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes;
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde;
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas, qui vous l'ajuste au front,

Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette
Qu'il retourne suivant l'objet;
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII

Le jeune Homme et le Vieillard.

De grâce, apprenez-moi comment on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue. — Elle est trop vile ;
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien, sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir.



Pardonnez-moi, Monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois; serrez, j'y vois encor.

LIV. I, FABLE XVIII.

FABLE XVIII

La Taupe et les Lapins.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts ;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire ;
Mais je l'ai vu, voici l'histoire :
Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.

Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant; une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu; les autres à l'entour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte;
Il ne prend que du vent; il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense :
Ainsi je suis d'avis.. Non, répond avec feu
La taupe; je suis prise, et prise de bon jeu;

Mettez-moi le bandeau. — Très-volontiers, ma chère,
Le voici ; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère ;
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor.

FABLE XIX

Le Rossignol et le prince.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage,
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?

C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FABLE XX

L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,



J'ai des jambes et vous des yeux,
Moi je vais vous porter, vous vous serez mon guide.

LIV. I, FABLE XX.

Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas :
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés :
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

FABLE XXI

Pandore.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture, et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs;
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
Elle blessera bien des cœurs :
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices, pour affaiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et *les faveurs* pour en guérir.

FABLE XXII

L'Enfant et le Dattier.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane
Qui s'en allait en caravane.
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
Oh! quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent ; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.

Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce, tantôt lisse et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains, ou les faisait glisser :
Deux fois il retomba; mais d'une ardeur nouvelle
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant,
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger :
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,

Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
    Retenez cet ancien adage :
    Le tout ne vaut pas la moitié.






LIVRE 2.
FABLE VII.
IJG
ANDREW BEST





La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis.

LIV. II, FABLE I.



LIVRE SECOND

FABLE Ire

La Mère, l'Enfant et les Sarigues.

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit...
Vous aviez déjà peur : bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.

Je veux peindre en mes vers des mères le modèle;
La sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable;
Buffon m'en est garant : qui pourrait en douter?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains, la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir,

Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FABLE II

Le vieux Arbre et le Jardinier.

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile;
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile;
Mais il avait vieilli : tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup, l'arbre lui dit :
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant,
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,



Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc en lui disant : Arrête.

LIV. II, FABLE II.

De rossignols une centaine
S'écrie : Épargne-le, nous n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent ; nous charmons son ennui.
Le jardinier les chasse, et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain :
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons;
Cela te touche-t-il? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier :
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

FABLE III

La Brebis et le Chien.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,



La Brebis et le Chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.

LIV. II, FABLE III.

Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien; mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

FABLE IV

Le Bonhomme et le Trésor.

Un bonhomme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,
S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles,
Et s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.

Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix;
Le chemin est assez mauvais
Sans nous jeter encor des pierres.
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor; dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai point fait mon droit; mais, avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.

Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'était l'usage;
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires;
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus il lui fait don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place

Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bonhomme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême,
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut être utile;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.

Soyons contents du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus:
Il faut les redouter autant que la misère:
Comme elle ils chassent les vertus.

FABLE V

Le Troupeau de Colas.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
        Le conduisait au pâturage;
        Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent; comment passer cette eau?
Chiens, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit, l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long :
Colas veut abréger. D'abord il considère
        Qu'il peut franchir cette rivière;
        Et comme ses béliers sont forts,
        Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;



Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux.

LIV. II, FABLE V.

Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux; courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute, et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien;
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère
Et, soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur,
Le plus court n'est pas le meilleur.

FABLE VI

Le Bouvreuil et le Corbeau.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage;
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris :
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas



De quoi donc est-il mort? Certes c'est grand dommage.
Le corbeau crie encore, et ne manque de rien.

LIV. II, FABLE VI.

Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah! quel malheur! dit-on : las! il chantait si bien ;
De quoi donc est-il mort? Certes, c'est grand dommage.
Le corbeau crie encore, et ne manque de rien.

FABLE VII

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenirs clairs.
Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.



Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux.

LIV. II, FABLE VII.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête;
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux...

Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.



Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui faire une grimace, et le miroir la rend.

LIV. II, FABLE VIII.

FABLE VIII

L'Enfant et le Miroir.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente,

Et furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent; tu souris, il sourit.
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblème;
Le bien, le mal, nous sont rendus.



Mais moi je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.

LIV. II, FABLE IX

FABLE IX

Les deux Chats.

Deux chats, qui descendaient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint : l'un était gras à lard,
C'était l'aîné; sous son hermine,
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau;
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir!
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :

Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal? La chose est claire,
Lui répondit l'aîné; tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelques maigres souris...
—N'est-ce pas mon devoir?—D'accord, cela peut être;
Mais moi, je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas, sans qu'il me réprimande
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile.



Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus...

LIV. II, FABLE X.

FABLE X

Le Cheval et le Poulain.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien.
Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père :
Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est malsaine et me tue;

Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir.
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir.
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage;
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;
A peine après deux jours allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : Ah! l'excellent festin!
La bonne herbe! dit-il : comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux;

Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux.
Quel pays peut valoir cet asile champêtre?
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître :
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père avec bonté
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté;
Il faut au bonheur du régime.

FABLE XI

Le Grillon.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas;
Autant vaudrait n'exister pas.



Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

LIV. II, FABLE XI.

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper.
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

FABLE XII

Le Château de Cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant dans le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours;
Leur père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,



Le père méditait une réponse sage.

LIV. II, FABLE XII.

FABLE XIII

Le Phénix.

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour :
Grand bruit chez les oiseaux; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine :
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire;

Il éblouit mes yeux, et toujours les attire.
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
        Vantaient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours, la seule tourterelle,
        Sans rien dire, fit un soupir.
        Son époux, la poussant de l'aile,
        Lui demande d'où peut venir
        Sa rêverie et sa tristesse :
De cet heureux oiseau désires-tu le sort?
        — Moi, mon ami, je le plains fort;
        Il est le seul de son espèce.

FABLE XIV

La Pie et la Colombe.

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie;
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,
D'accord; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'était qu'amour et bonheur;
Dans l'autre nid toujours querelle,
OEufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait,
Là jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux;



Adieu, petite impertinente,
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

LIV. II, FABLE XIV.

De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles,
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts? Non, j'en ai, lui dit-elle,
Je vous le confie entre nous :
En conduite, en propos je suis assez légère!
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :
Mais qu'est-ce que cela?—C'est beaucoup trop, ma chère.
Commencez par vous corriger,
Votre humeur peut l'aigrir... Qu'appelez-vous, ma mie,
Interrompt aussitôt la pie :
Moi, de l'humeur! Comment! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez! je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente;
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

FABLE XV

L'Éducation du Lion.

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils :
Partout dans ses États on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie ;
        Les rois heureux ont tant d'amis !
        Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
        Vous jugez qu'un choix pareil
        Est d'assez grande importance
        Pour que longtemps on y pense.
Le monarque, indécis, assemble son conseil :
        En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment



Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère.

LIV. II, FABLE XV.

Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
        N'ont de grandeur que par la guerre;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
        Faites donc tomber votre choix
        Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois;
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.
L'ours fut de cet avis; il ajouta pourtant
        Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
        Et mettre à profit ses exploits.
        Après l'ours, le renard s'explique,
        Et soutient que la politique
        Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
        Ainsi chacun, sans se nommer,
        Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
        Enfin, le chien parle à son tour :
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret;
        L'art de tromper ne me plaît guère :
        Je connais un plus beau secret

Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà, pour bien régner, la science suprême;
Et, si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien : Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie;
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien
Son parent éloigné; de province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourraient-ils l'être?
Disait le chien; les grands approchent seuls du maître,

Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit, avec l'âge,
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion,
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau, plus prompt, s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur, qu'il court à son ami :
Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement!
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,

Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis;
Je pleure, pardonnez; tout l'État trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils.



Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdit chancelle, étend les bras, et tombe.

LIV. II, FABLE XVI.

FABLE XVI

Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
        Ses tours de force, de souplesse,
        Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit;
        Hardi, léger autant qu'adroit,
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
        Retombe, remonte en cadence,
        Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
        Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,

Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussi tôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe;
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.



Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.

LIV. II, FABLE XVII.

FABLE XVII

La jeune Poule et le vieux Renard.

Une poulette jeune et sans expérience,
        En trottant, cloquetant, grattant,
        Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
        A ses yeux troublés se présente.
        La pauvre poulette, tremblante,
        Recommanda son âme à Dieu;
        Mais le renard, s'approchant d'elle,
        Lui dit : Hélas! mademoiselle,
        Votre frayeur m'étonne peu;
        C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,

Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout : grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons, tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

FABLE XVIII

Les deux Persans.

Cette pauvre raison, dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière;
Par delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir

De son dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire,
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui ses regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.



Tu vis seul, comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

LIV. II, FABLE XIX.

FABLE XIX

Myson.

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris;
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

FABLE XX

Le Chat et le Moineau.

La prudence est bonne de soi,
Mais la pousser trop loin est une duperie;
L'exemple suivant en fait foi.

Des moineaux habitaient dans une métairie :
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ paissaient toute leur vie,
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait; mais il avait beau faire,
Sitôt qu'il paraissait la bande s'envolait.
Comment les attraper? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,



Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte.

LIV. II, FABLE XX.

Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte, dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche :
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros.
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter; de l'autre patte, crac,
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE XXI

Le Roi de Perse.

Un roi de Perse, certain jour,
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin.
A Dieu ne plaise que j'en mange!
Dit le roi; ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes vizirs aussitôt mangeraient le verger.



Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant.

LIV. II, FABLE XXII.

FABLE XXII

Le Linot.

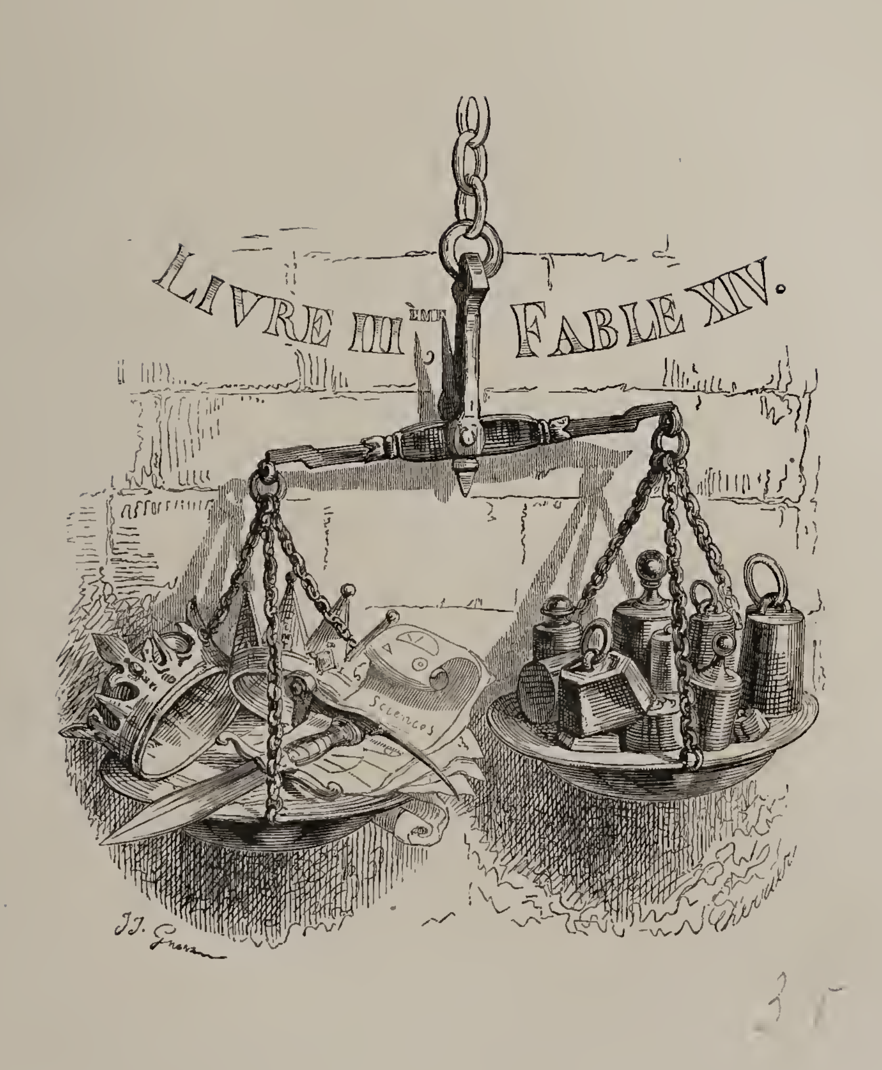
Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait, selon l'usage;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge,
Persiflait le mésange, ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.

Sa mère lui disait : Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot :
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : Laissez aller votre fils au grand bois ;
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger.
Mais le jeune linot brûlait de voyager :
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
Et, deux jours après, une pie,
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur :
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.

Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.




LIVRE IIIème FABLE XIV.
Sciences



Le singe, cette fois, devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.

LIV. III, FABLE I.



LIVRE TROISIÈME

FABLE I[re]

Les Singes et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne,
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer :
Jouons, je suis de la patrie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe, cette fois, devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,

En se disant entre les dents :
Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FABLE II

L'Inondation.

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or, il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,

Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim ;
La commune s'assemble. En hâte on délibère;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
— Juste quand il faudra nous les arrêterons.
—Prenez bien garde, au moins!— Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords; on perce en cent endroits
A la fois :

D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
        Courage, allons! point de repos!
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
        De partout roulent à grands flots.
Transports et compliments de la troupe ébahie,
        Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême,
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disait-on,
        Qui nous coûtez notre moisson;
Votre maudit conseil... — Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde;
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand;
        Le sage arrose doucement,
        L'insensé tout de suite inonde.



L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur.

LIV. III, FABLE III.

FABLE III.

Le Sanglier et les Rossignols.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.

Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.
L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
Qu'est-ce ci? dit le financier :
Comment, les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!
Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.



Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux.

LIV. III, FABLE IV.

FABLE IV

Le Rhinocéros et le Dromadaire.

Un rhinocéros, jeune et fort,
Disait un jour au dromadaire :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable;
J'en conviens franchement; mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable;

Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous :
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir;
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous;
Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux.

FABLE V

Le Rossignol et le Paon.

L'aimable et tendre Philomèle,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.
Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage.
C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage!
A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse :

De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi qui suis beau, je ne dis rien.
Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et, si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.
Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.
Ils doivent éblouir, sans doute;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisque Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

FABLE VI

Hercule au ciel.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule, transporté, les remerciait tous;
Quand Plutus, qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros, irrité, passe en tournant la tête.
        Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère
        A son aspect trouble tes sens?
        — C'est que je le connais, mon père;
        Et presque toujours, sur la terre,
        Je l'ai vu l'ami des méchants.

FABLE VII

Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils.

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous, c'est une grande affaire :
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens, mais mon lièvre avait cette marotte,
Et ne savait pas qu'Aristote
Disait aux jeunes Grecs à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil
Vite il courait à lui : Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière;
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,



Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement.

LIV. III, FABLE VII.

Il allait l'aborder : Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire; au pied de la montagne
Je connais un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre :
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.
Ainsi pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille; il décampe au plus vite;
Quatre chiens s'élancent après;
Un maudit piqueur les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets;
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens, et, prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête :
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit pas quelqu'un de ses amis;
Il aperçoit dans les taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère:
Il y court : Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,
Donne retraite à ma misère,

Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril...
Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,
Ma femme accouche en ce moment.
Sa famille et la mienne ont rempli mon asile;
Je te plains bien sincèrement;
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe;
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas! dit le taureau, ce serait de grand cœur;
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle,
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix cors,
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors!
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois,
Deux chevreuils, reposant sous le même feuillage,
Des chasseurs entendent la voix :
L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après;

En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs, tout honteux,
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime.

FABLE VIII

Les deux Bacheliers.

Deux jeunes bacheliers, logés chez un docteur,
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre;
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments; qui venait les entendre,
Bouche béante demeurait,
Et leur professeur même en extase admirait.



Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :

LIV. III, FABLE VIII.

Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
Je démontre, dit l'un. Je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme. Ergo, voici le nôtre...
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assénés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
Le diable est donc ici? dit-il tout hors de soi;
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
Nous ne nous battons point, disent-ils, jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique.

FABLE IX

Le Roi Alphonse.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome;
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune et pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,

Répondait-on, la chose est même très-commune;
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis; le roi ne l'entend pas,
Et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

FABLE X

Le Renard déguisé.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis longtemps;
Les succès les plus éclatants
Avaient prouvé son zèle et son intelligence :
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien;
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien,
Et l'habile renard était dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut vizir.
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,



Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage.

LIV. III, FABLE X.

Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier;
C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. Le renard avec peine
Se soumet au conseil; affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand vizir. Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire,
Doit d'abord cacher son esprit.

FABLE XI

Le Dervis, la Corneille et le Faucon.

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis, en un mot, s'en allait mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tête demi-nue :
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid,
Et, le bec rempli de pâture,

Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
O du puissant Allah providence adorable!
S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable!
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain!
Non, par le Prophète j'en jure;
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature.
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :
Ce n'est rien, disait-il, mon souper va venir.
Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir,
Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivait : la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie
Ce faucon qui venait toujours
Nourrir sa pupille chérie.

Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Allah nous recommande
Les faibles et les malheureux;
Mais être faible ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous et pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la Providence
Par le besoin ou par l'ennui.
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnaît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.



Et ce jeu qui leur plaît couvre au tour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.

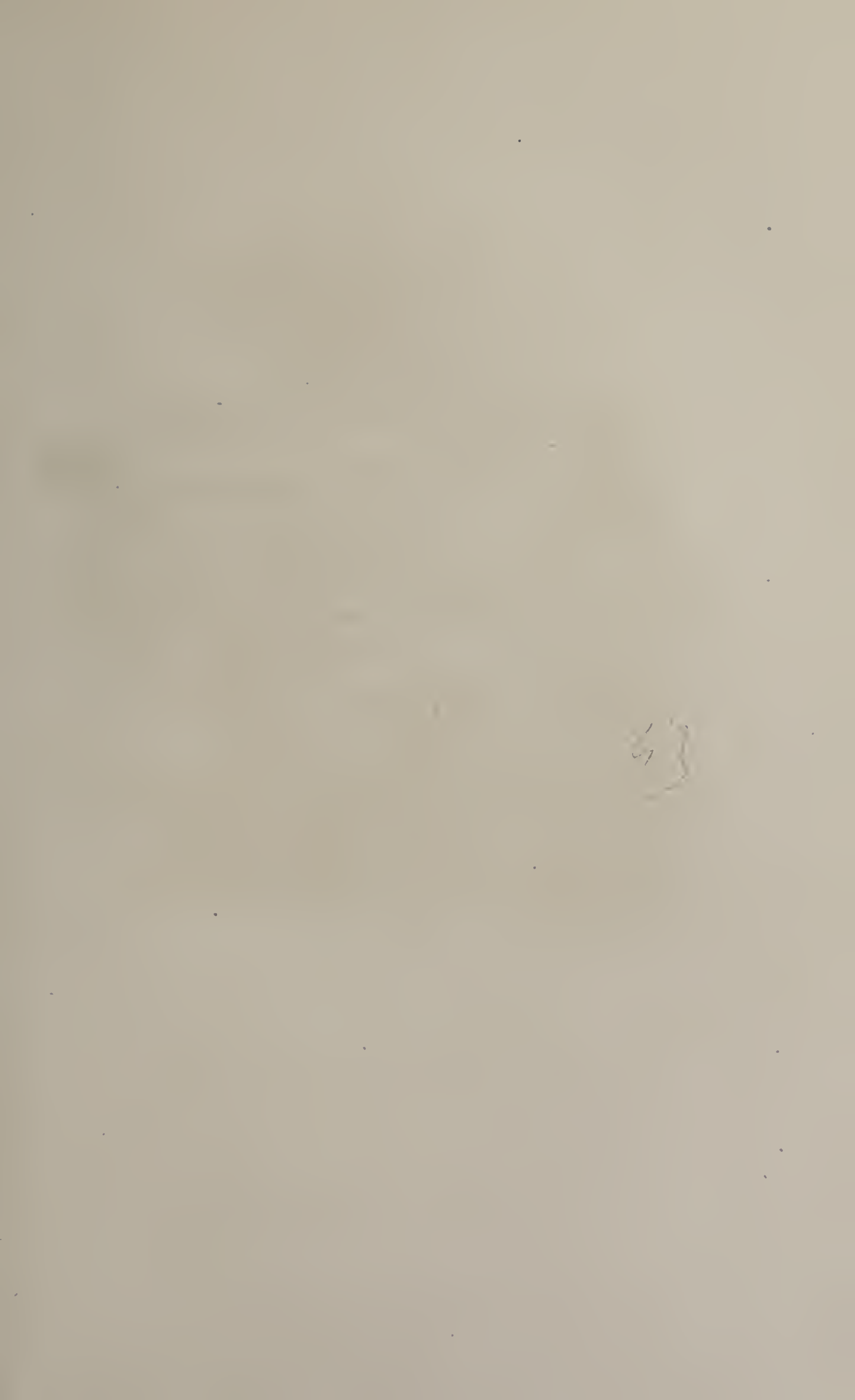
LIV. III, FABLE XII.

FABLE XII

Les Enfants et les Perdreaux.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient avec leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.

Ils veulent partager comme de bons amis ;
Chacun en garde six, il en reste un treizième :
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
—Tirons au doigt mouillé.—Parbleu non.—Parbleu si.
—Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant ;
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants :
Comment donc! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous?





A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue.

LIV. III, FABLE XIII.

FABLE XIII

L'Hermine, le Castor et le Sanglier.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de la famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays était de toutes parts

Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte :
Elle la retire aussitôt;
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir;
Pour arriver là-bas il faudrait se salir,
Et moi je suis si délicate
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience;
On peut sans se tacher quelquefois réussir :
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela; pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont,
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite,
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,

Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

FABLE XIV

La Balance de Minos.

Minos, ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance,
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire;
Si le poids baissait, au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvait bien. Un jour, en même temps,



Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen.

LIV. III, FABLE XIV.

Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble ;
Le poids s'élève ; il en met deux,
Et puis trois ; c'est en vain, quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen ;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul en contre-poids :
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

FABLE XV

Le Renard qui prêche.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très-bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,

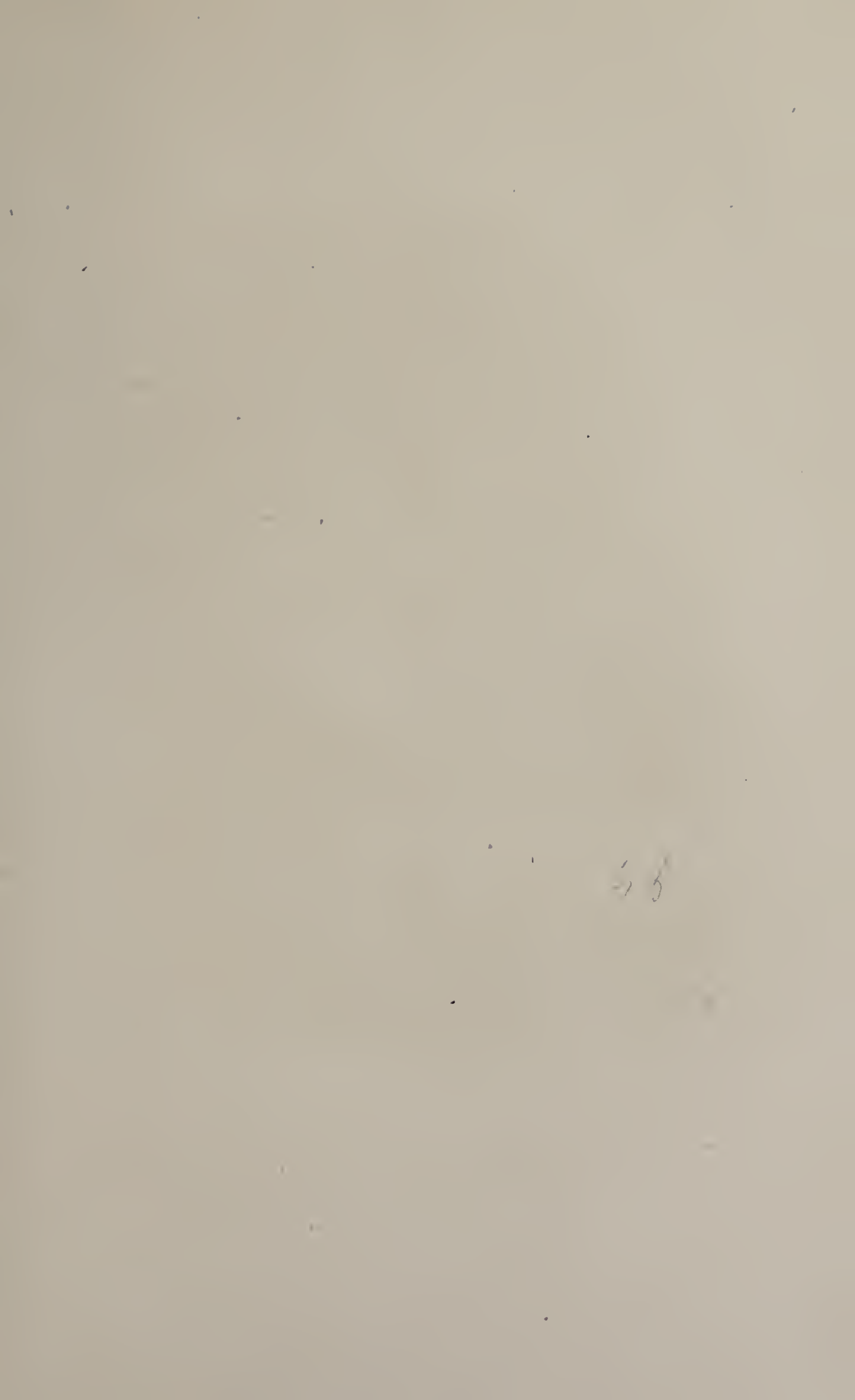


Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois.

LIV. III, FABLE XV.

Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque, enchanté,
Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,

Lui dit-il, vous m'avez montré la vérité;
Je vous dois un juste salaire;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit : Sire, quelques dindons.





Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts.

LIV. III, FABLE XVI

FABLE XVI

Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon.

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards, du fond d'un marécage,
Ne remarquaient que ses défauts.
Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite;
Comme ses pieds sont plats, hideux!
Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit :
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon; c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue.

FABLE XVII

Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en discutant (des docteurs c'est l'usage),



Un soir en discutant (des docteurs c'est l'usage)
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.

LIV. III, FABLE XVII.

Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix; c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou; que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
Parbleu! dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants:
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris:
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
Leur cria: Je vois bien d'où viennent vos débats:
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,

Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.



Ces oisillons menteurs, que confonde le Ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.

LIV. III, FABLE XVIII.

FABLE XVIII

Le Parricide.

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait,
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire à coups de pierre
Un malheureux nid de móineaux.
Eh! que vous ont fait ces oiseaux?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère?
Ce qu'ils m'ont fait! répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le Ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.

Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit;
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue, il l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper!



L'Amour, qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre! terre!

LIV. III, FABLE XIX.

FABLE XIX

L'Amour et sa Mère.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers;
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus;
Et, se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
        Comme ils approchaient du rivage,
L'Amour, qu'elle portait, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : Terre! terre!
Que faites-vous, mon fils? lui dit alors sa mère
Maman, répondit-il, j'entre dans mes États.

FABLE XX

Le Perroquet confiant.

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,

Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue, on vit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*.
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien;
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... cela ne sera rien.

FABLE XXI

L'Aigle et la Colombe.

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffirait pour séduire;
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,
Et de l'Amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous loûrai point; allez, rassurez-vous :
Ce serait vous mettre en courroux,
Je le sais. Cependant les belles, les poëtes,
Aiment assez l'encens; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là;
Mais ne vous fâchez pas si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.



Le bonheur n'est pas dans les cieux ;
Il est près d'une bonne amie.

LIV III, FABLE XXI.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivait, ne planait qu'au delà de la nue,
Et ne se reposait qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyait; le soleil et l'Olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher; près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et dont le seul aspect faisait passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir;
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de riants coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisait retentir les échos :
Ce n'est tout, elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant

Par le charme du sentiment.
De plus en plus l'aigle l'adore;
Bientôt ils s'unissent tous deux;
Leur félicité s'en augmente;
Et, lorsque notre aigle amoureux
Voulait remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disait d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux;
Il est près d'une bonne amie.



Le Léopard lésé se plaignit du Lion
Celui-ci montra sa denture.

LIV. III, FABLE XXII.

FABLE XXII

Le Lion et le Léopard.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
    Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'était pas chose bien difficile;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
    Il députe un ambassadeur :
C'était un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
    Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion propose une alliance
    Pour exterminer tout voisin

Qui méconnaîtra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent à qui mieux mieux les ours et les panthères;
Cela fut bientôt fait; mais quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion :
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que contre les lions les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.




LIVRE 4
FABLE. 1



LIVRE QUATRIÈME

FABLE Ire

Le Savant et le Fermier.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire!
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur!
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
        Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie;
        Ils sont si bonne compagnie!
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
        Que tous n'ont pas le même cœur.

Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part;
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme,
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
C'est ainsi que pensait un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis;
Chaque mot qu'il disait était une sentence.
Son exemple surtout aidait son éloquence;
Et lorsque environné de ses quarante enfants,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile
Il vint un savant de la ville,
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore ou du divin Platon?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard; mon livre est la nature;

Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle ;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir ;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance ;
Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir.
J'aime et je suis aimé, mon âme est tendre et pure,
Et toujours selon ma mesure
Ma raison sait régler mes vœux ;
J'observe et je suis la nature,
C'est mon secret pour être heureux.

FABLE II

L'Écureuil, le Chien et le Renard.

Un gentil écureuil était le camarade,
        Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade,
        La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine
        A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
        Vers minuit (c'est l'heure des crimes),
        Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
        Voit l'écureuil sur un rameau.



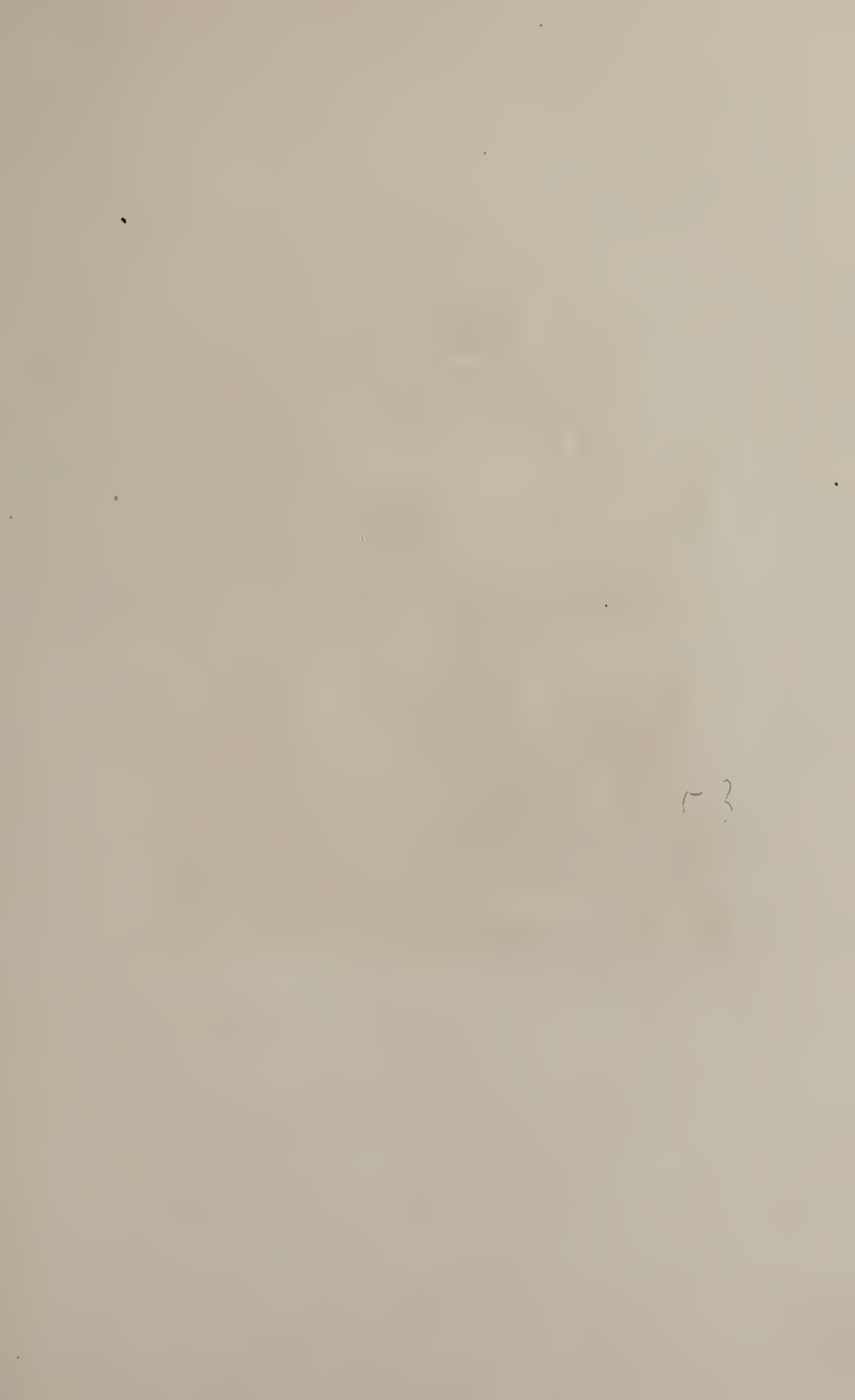
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu ; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.

LIV. IV, FABLE II.

Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver,
Mais jusqu'a l'écureuil il ne peut arriver :
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre; et voici son discours :
Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain.
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin,
Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends, mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;

Il dort dans ce trou-là : frappez un peu, je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi.
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux ; mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points. D'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.





Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

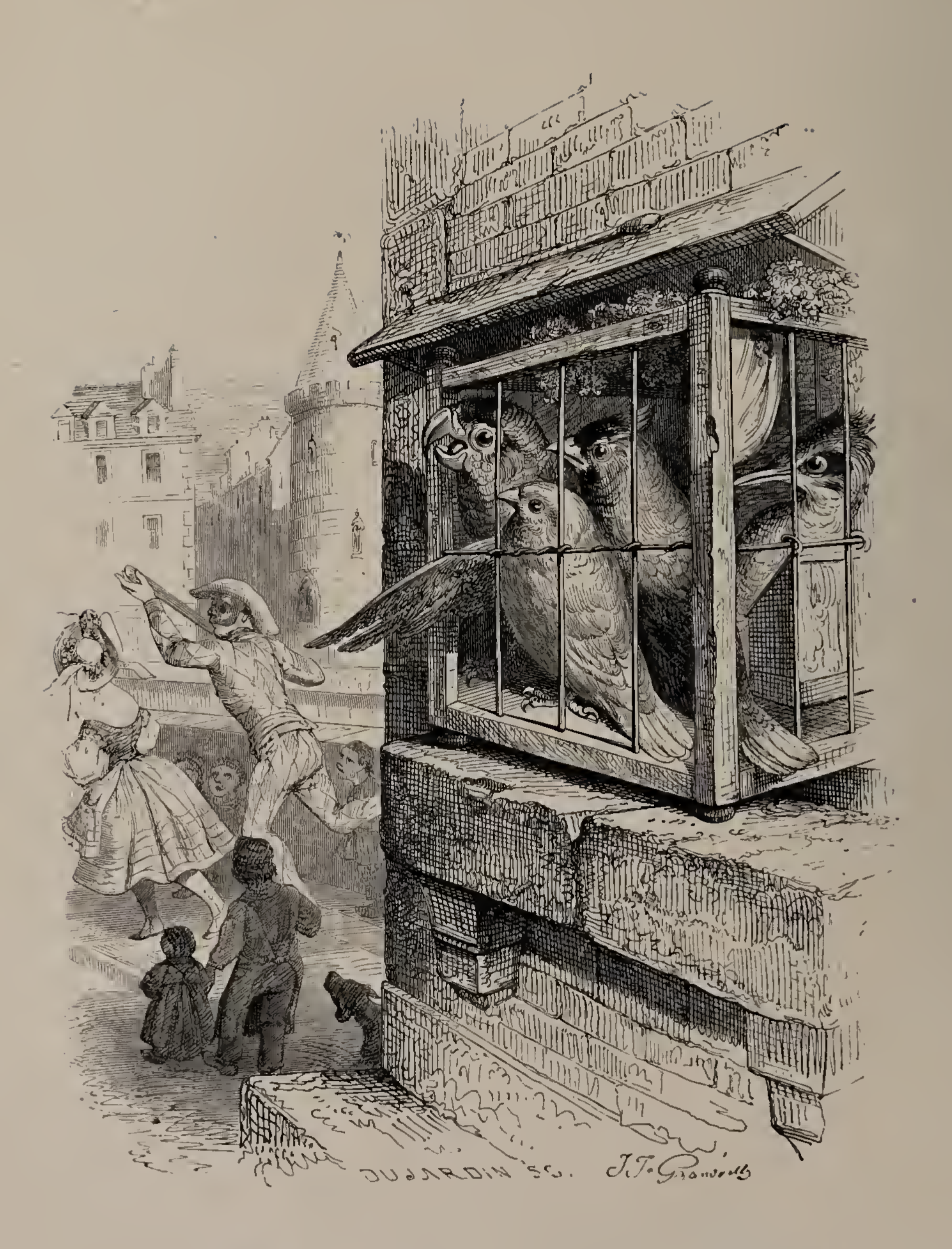
LIV. IV, FABLE III.

FABLE III

Le Perroquet.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage;
    Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
    Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être
  Si de bonne heure il eût été son maître,
    Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
    Le perroquet les faisait taire.

Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire ;
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire.
Sans doute vous avez une brillante voix.
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.



— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu !
Interrompt chacun avec feu ;

LIV. IV, FABLE IV.

FABLE IV

L'Habit d'Arlequin.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille.
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille.
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras, j'étais à la fenêtre
        D'un oiseleur de mes amis,
        Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
        Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
        Perruche, cardinal, serin,

Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;
Il est d'un si beau vert! Vert! dit le cardinal,
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge, assurément;
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron,
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
—Il est vert. —Il est jaune. —Il est rouge, morbleu!
Interrompt chacun avec feu;
Et déjà le trio s'irrite.
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.



Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi non, soit dit entre nous.

LIV. IV, FABLE V.

FABLE V

Le Hibou et le Pigeon.

Que mon sort est affreux ! s'écriait un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire.
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :
Hélas ! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux ;
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.

N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans?
Le hibou répondit: Non, vraiment, mon cher frère.
Me marier! et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette,
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent longtemps!
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais, parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille :
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.

— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!
Vous n'avez donc aimé personne?
— Ma foi, non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?

FABLE VI

La Vipère et la Sangsue.

La vipère disait un jour à la sangsue :
Que notre sort est différent!
On vous cherche, on me fuit; si l'on peut, on me tue,
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre.
La citoyenne de l'étang
Répond : Oh! que nenni, ma chère;
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison;



Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède, et vous poison.

LIV. IV, FABLE VI.

Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

FABLE VII

Le Pacha et le Dervis.

Un Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc, dans sa patrie,
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très-grand prix;
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin

D'aller loin?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret;
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand vizir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires,
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
—Souvent?—Oui.—C'est fort bien. Votre nouveau vizir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.
Bon! te voilà, dit celui-ci;

Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie :
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand vizir.

FABLE VIII

Le Laboureur de Castille.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.
Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupe, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie;

Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches, de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux;
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu?
Un revers t'a-t-il abattu?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles :
Nous périrons pour toi sur les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième, et, la guerre finie,

Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice;
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais, loin de briguer les largesses,
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

FABLE IX

La Fauvette et le Rossignol.

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent;
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp; le merle était trompette,
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons :
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie.



Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner de prix ;
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette!

LIV. IV, FABLE IX.

Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence;
        Alors le rossignol commence :
        Trois accords purs, égaux, brillants,
Que termine une juste et parfaite cadence,
        Sont le prélude de ses chants.
        Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans efforts tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
        Étonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuraient en balance;
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
        Ne voulaient point donner de prix;
Les autres disputaient. L'assemblée en silence
        Écoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette!
        Ce mot décida sa défaite :
        Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

        Ainsi le suffrage d'un sot
        Fait plus de mal que sa critique.

FABLE X

L'Avare et son fils.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait:
Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.



Nous n'avons mangé que les bonnes.

LIV. IV, FABLE X.

Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or, vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent !
L'avare arrive en ce moment.
De douleur, d'effroi palpitant :
Mes pommes! criait-il ; coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît ;
Nous sommes d'honnêtes personnes ;
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes.

FABLE XII

La Guenon, le Singe et la Noix.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace. . Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie;
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.



Votre mère eut raison, ma mie :
Les noix ont fort bon goût ; mais il faut les ouvrir.

LIV. IV, FABLE XII.



On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!

LIV. IV, FABLE XIII.

FABLE XIII

Le Lapin et la Sarcelle.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.

Tout était en commun, amour, chagrin, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux,
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus. Inquiet, il l'appelle :
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi.
Ma sœur, ma compagne chérie,
Ne prolonge pas mon effroi;
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.

Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... (ô tendresse! ô bonheur!)
La sarcelle. Aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils! mes furets! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes;

Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseaux, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.

On aborde, on débarque, et, jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FABLE XIV

Pan et la Fortune.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole :
Il fallait payer sans retard;
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées;
Mais un escroc! l'honneur veut qu'au même moment
On le paie, et très-poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes.

Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
    Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages,
    Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune : O mère du malheur!
    Dit-il, infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux;
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie...
    Il parlait, lorsque dans ces lieux
    Tout à coup paraît la déesse.
Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
    Je n'ai point causé tes malheurs :
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
  Je ne fais rien. — Qui donc fait tout? — L'adresse.

FABLE XV

Le Philosophe et le Chat-Huant.

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles
(C'était dans un grand bois), il vit un chat-huant
        Entouré de geais, de corneilles,
        Qui le harcelaient en criant :
        C'est un coquin, c'est un impie,
        Un ennemi de la patrie;
Il faut le plumer vif: oui, oui, plumons, plumons,
        Ensuite nous le jugerons.
Et tous fondaient sur lui. La malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,



C'est un coquin, c'est un impie;
Il faut le plumer vif; oui, oui, plumons, plumons.

LIV. IV, FABLE XV.

Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur (car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains),
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins
En voulaient-ils à votre vie?
Que leur avez-vous fait? L'oiseau lui répondit :
Rien du tout; mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

FABLE XVI

Les deux Chauves.

Un jour, deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.



Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.

LIV. IV, FABLE XVI.



Braves amis, dit-il, courons à la vengeance!
Jurons de ne manger désormais que des chats!

LIV. IV, FABLE XVII.

FABLE XVII

Le Chat et les Rats.

Un angora, que sa maîtresse
Nourrissait de mets délicats,
Ne faisait plus la guerre aux rats,
Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,
Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur : l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.

Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal :
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance !
De ce grain désormais nous devons être las ;
Jurons de ne manger désormais que des chats !
On les dit excellents, nous en ferons bombance.
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière :
Il ne faut pas pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire ;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout.

FABLE XVIII

Le Miroir de la Vérité.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Coulaient des jours purs et sereins,
La Vérité courait le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir,
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux, qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,

Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.



Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.

LIV. IV, FABLE XIX.

FABLE XIX

Les deux Paysans et le Nuage.

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste! dit Guillot : doucement, calmez-vous;

Je ne vois pas cela, compère :
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs :
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
C'est bien voir que cela, dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot.
Attendons la fin de l'affaire;
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant.
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.



Abandonne un moment le soin de tes agneaux,
Viens voir un nid de tourtereaux.

LIV. IV, FABLE XX.

FABLE XX

Don Quichotte.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grâce et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux, et dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de longtemps,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,

Au milieu de la neige il chante le printemps.
Point de mal jusque-là : chacun à sa manière
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère ;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
Court et tombe à ses pieds : O belle Timarette !
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment le soin de tes agneaux ;
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur ce chêne ;
Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien :
Ils sont blancs ; leur couleur, Timarette, est la tienne ;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom était Fanchon,
Ouvre une large bouche, et d'un œil fixe et bête
Contemple le vieux Céladon ;
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte criait : Arrête,
Pasteur ignorant et brutal ;
Ne sais-tu pas nos lois ? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;

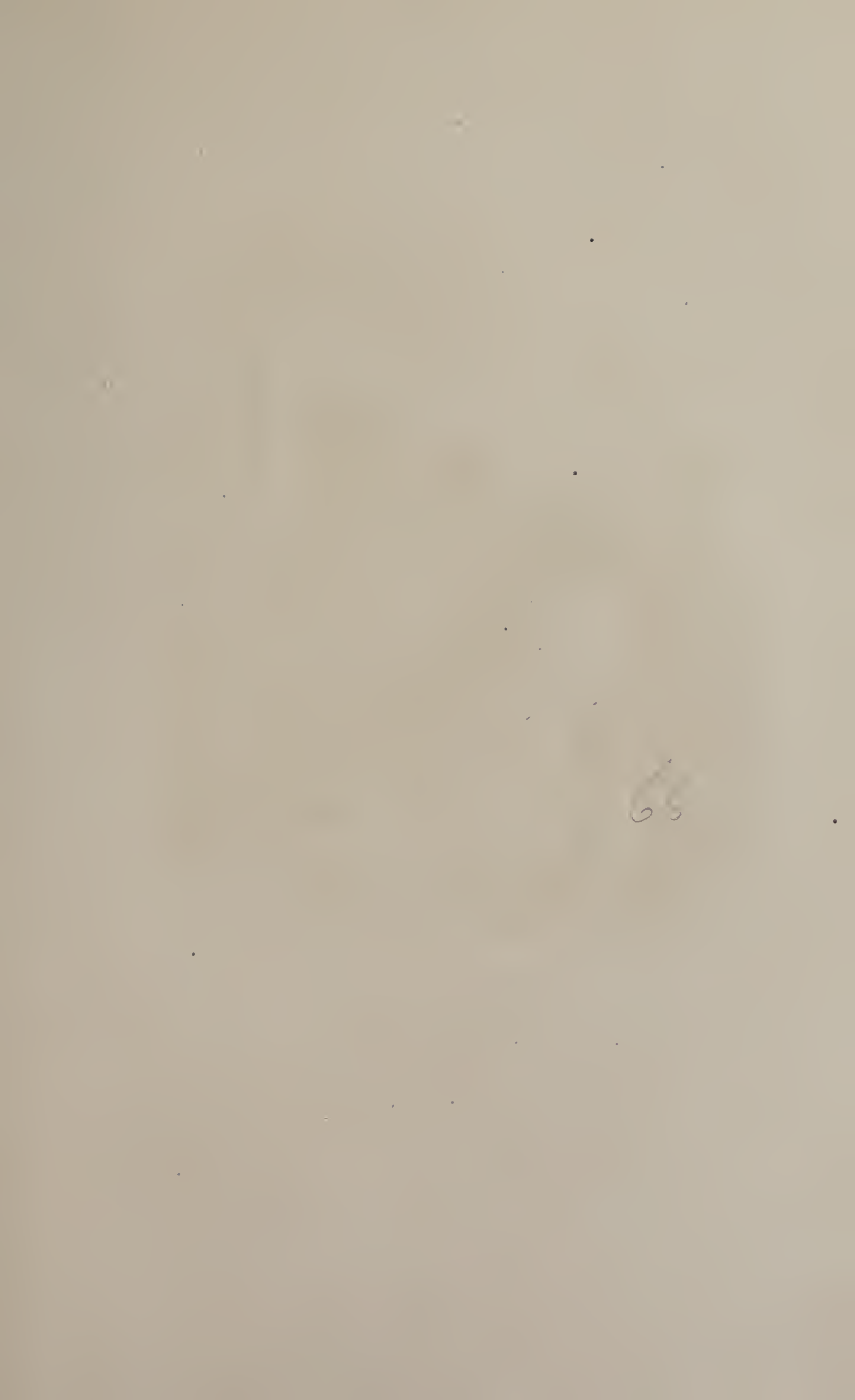
Chante, et ne frappe pas. Vainement il l'implore :
L'autre frappait toujours, et frapperait encore,
Si l'on n'était venu secourir le berger,
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

FABLE XXI

Le Voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute; et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir;
On appelle cela naître, vivre et mourir :
La volonté de Dieu soit faite!





La jeunesse aisément s'irrite ;
Le poulet offensé le provoque aussi tôt.

LIV. IV, FABLE XXII.

FABLE XXII

Le Coq fanfaron.

Il fait bon battre un glorieux :
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux ;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq sans force et sans talent
Jouissait, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée
Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite ;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux

Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disait : Cet enfant-là m'a montré du courage;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un coq vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : C'est un bon vieillard; j'en ai bien peu souffert,
Mais je le trouve encore vert,
Et, dans son jeune temps, il devait être à craindre.




LIVRE
FABLE
Ire



LIVRE CINQUIÈME

FABLE I[re]

Le Berger et le Rossignol.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O toi, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
        Digne rival, souvent vainqueur
        Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien ; sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,

Ni dans de faibles vers parler de poésie.
Je sais que l'immortalité,
Qui t'est déjà promise au temple de Mémoire,
T'est moins chère que ta gaîté;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère, et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité :
C'est ton secret; aussi je finis ce prologue :
Mais du moins lis mon apologue;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé,
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accents à ce calme enchanteur;
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,

Transporté de plaisir, écoutait son ramage;
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons :
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.

FABLE II

Les deux Lions.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
        De quelque naïade expirante.
        Les deux lions courent d'abord
        Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble, et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire;
        Mais l'orgueil disait le contraire,
        Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère,
        L'un l'autre ils vont se mesurants,

Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage,
Le combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage,
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire.
Mais, pendant le combat, la source avait tari.
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie.
Hommes, vous êtes ces lions;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

FABLE III

Le Procès des deux Renards.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subitement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière;
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,

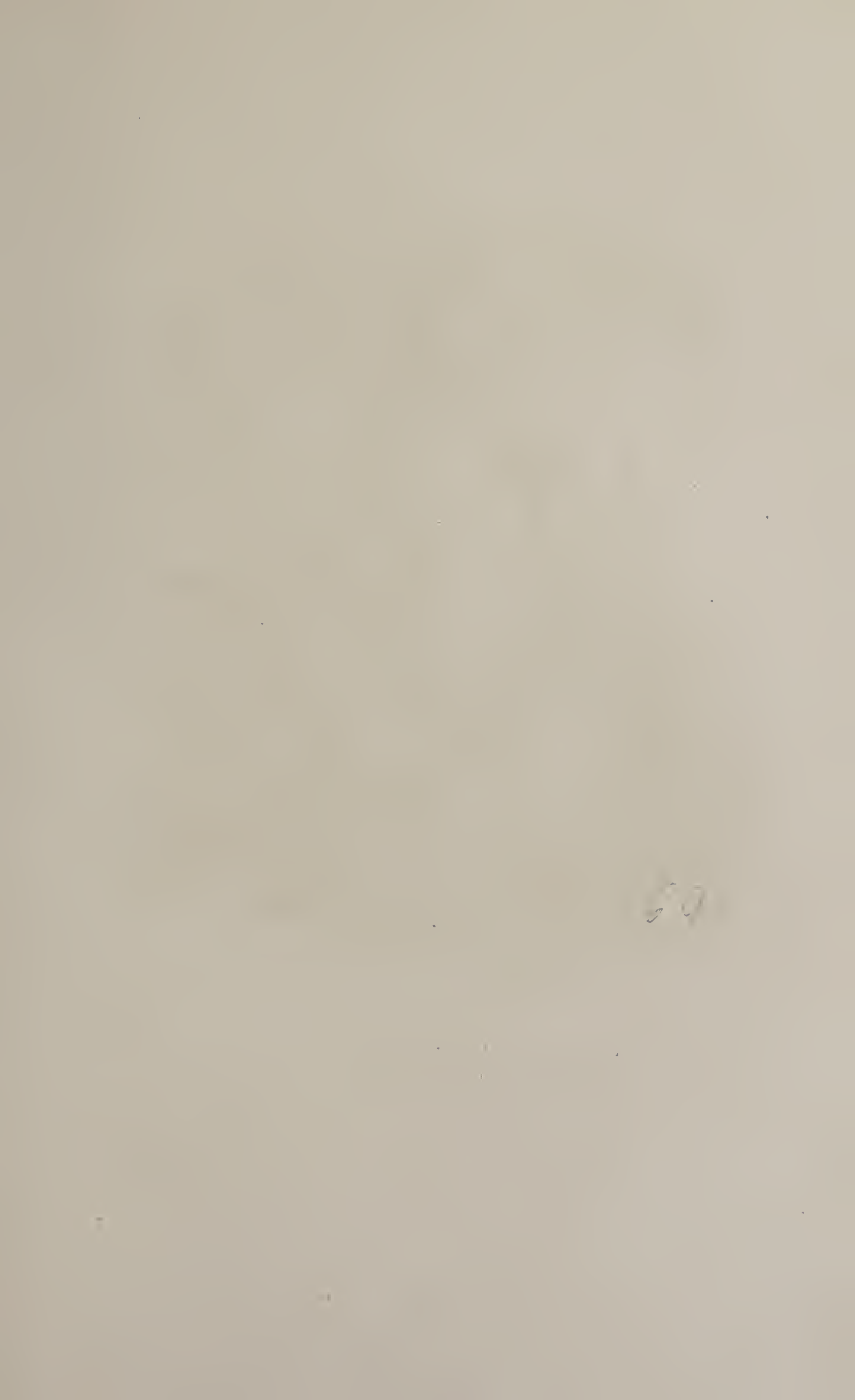


Si vous perdez, payez : la loi l'ordonne ainsi.

LIV. V, FABLE III.

Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard,
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer,
Et cela par votre sentence,
Puisque par la sentence,
J'aurai droit de ne pas payer.
Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès :
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :
Mon dilemme est certain. Nenni,
Répondait aussitôt le maître.
Si vous perdez, payez : la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez, car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné;
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce,
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.

Le léopard rêveur prit enfin la parole :
Hors de cour, leur dit-il ; défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école.





Quel triste prix des soins donnés à cet enfant !
Mais c'était le fils d'un milan.

LIV. V, FABLE IV.

FABLE IV

La Colombe et son Nourrisson.

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire
Pour en venir à bout, rien ne réussissait.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever
Un enfant qui fera le charme de ma vie!
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,

FABLE V

L'Ane et la Flûte.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou !
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi..., suffit... Allons-nous-en d'ici,



Eh! je joue aussi de la flûte!

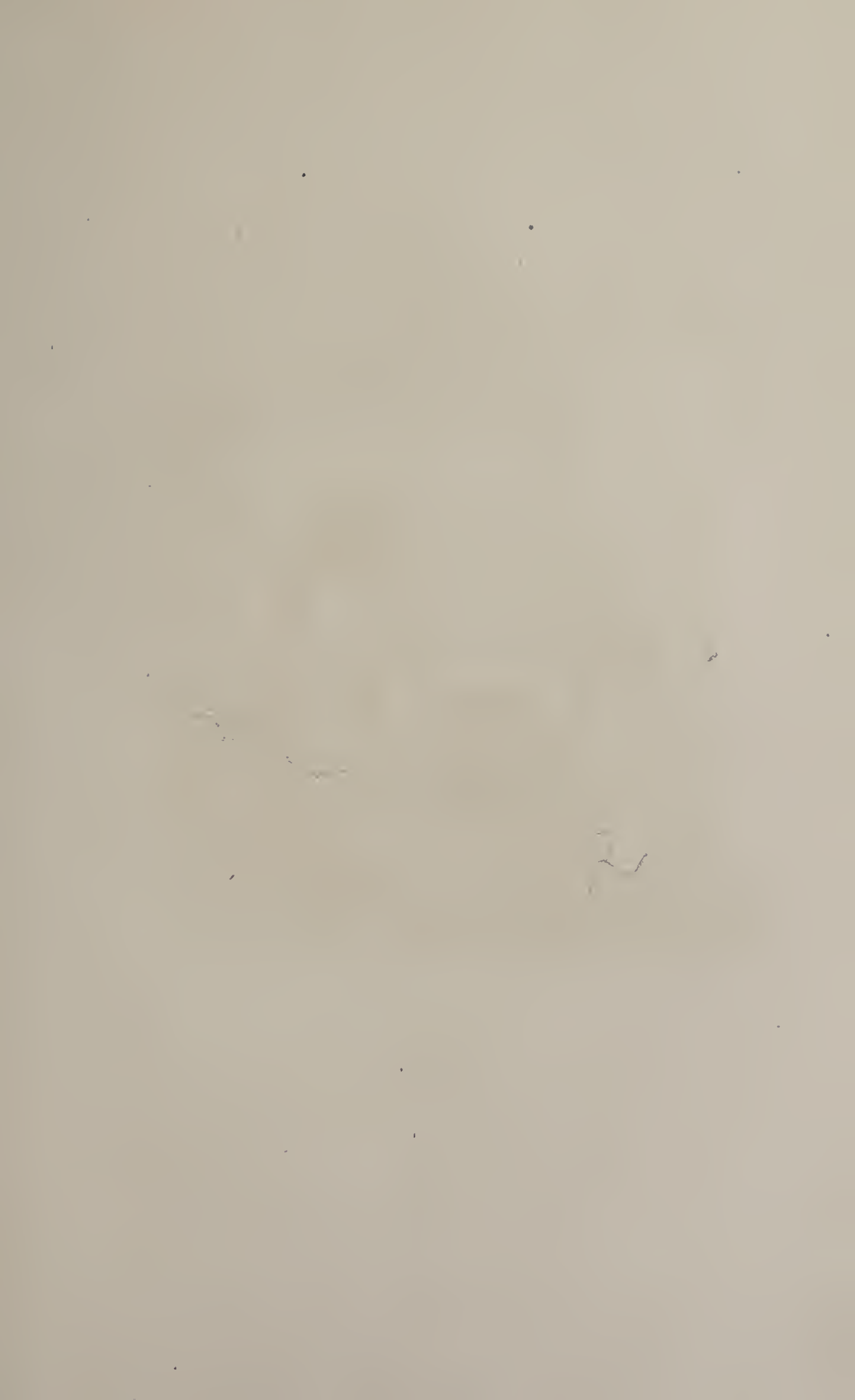
LIV. V, FABLE V.

Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque sous la fougère
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte!

FABLE VII

Jupiter et Minos

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos ;
Quel est de la vertu le fatal adversaire,
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté.





Quel motif, lui dit il, peut-t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère.

LIV. V, FABLE VIII

FABLE VIII

Le petit Chien.

La vanité nous rend aussi dupes que sots.
Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre,
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes États exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie.

Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos
Une toison tombante à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris!
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! allons, il faut partir.
Un barbet l'entendit : touché de sa misère,
Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton?
- Nous?- Non, pas vous, mais moi.- Comment! toi, mon cher frère?
Qu'as-tu donc de commun...? — Plaisante question!
Eh! ne suis-je pas un lion[1]?

[1] La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.



Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.

LIV. V, FABLE IX.

FABLE IX

Le Léopard et l'Écureuil.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
        Tomber sur un vieux léopard
        Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
        L'animal irrité se dresse;
        Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
        Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
        Tandis que moi, roi des forêts,

Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité; mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens; monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science.
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

FABLE X

Le Prêtre de Jupiter.

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices;
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
Bonjour, dit-il, je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,

S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire :
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie ;
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux ;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
— C'est là tout? — Oui, vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard ; demain je célèbre la fête
De Jupiter, je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père.
Le prêtre, de ce pas, s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien, en vérité ;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage ;
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie :
Parlez pour nous à Jupiter.

— Très-volontiers, ma chère amie;
Mais je ne sais comment accorder mes enfants.
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut;
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut.
Prétendre le guider serait folie extrême.
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Se soumettre, c'est les prier.

FABLE XI

Le Crocodile et l'Esturgeon.

Sur la rive du Nil, un jour, deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots.
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots.
Le monstre a des remords, dit-il, ô Providence!



Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.

LIV. V, FABLE XI.

Tu venges souvent l'innocence,
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat, du moins, pleure ses attentats.
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entre eux et le coupable
Malheureux! manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.
Tel est le remords du méchant.

FABLE XII

La Chenille.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie :
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse;
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des mais, et puis des si.
Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.



Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique,
C'est que Madame file aussi.

LIV. V, FABLE XII.



A ce discours, la tourterelle,
En se moquant, s'éloigna d'elle.

LIV. V, FABLE XIII.

FABLE XIII

La Tourterelle et la Fauvette.

Une fauvette, jeune et belle,
S'amusait à chanter tant que durait le jour :
Sa voisine la tourterelle
Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette,
Vous perdez vos plus beaux moments;
Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amants.
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
Je me garderai bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse;
Mais je ne suis point malheureuse,
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.
A ce discours, la tourterelle,

En se moquant, s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printemps,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avait bien un peu dérangé leurs attraits;
Longtemps elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin, la fauvette polie
S'avance la première : Eh! bonjour, mon amie,
Comment vous portez-vous? Comment vont les amants?
— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère;
J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans,
Tout a passé comme une ombre légère.
J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire...
O souvenir cruel! ô regrets superflus!
J'aime encore, on ne m'aime plus.
J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse;
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix;
Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.
La beauté, ce présent céleste,
Ne peut, sans les talents, échapper à l'ennui :
La beauté passe, un talent reste,
On en jouit même en autrui.



Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout,
C'est la grande encyclopédie.

LIV. V, FABLE XIV.

FABLE XIV

Le Charlatan.

Sur le Pont-Neuf, entouré de badauds,
Un charlatan criait à pleine tête :
Venez, Messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux :
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,
Aux vieilles femmes des amants,
Au vieillard amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorants.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie

Dont bientôt on ne vienne à bout;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout;
C'est la grande encyclopédie!
Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor...
C'était un peu de poudre d'or.



De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens;
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.

LIV. V, FABLE XV.

FABLE XV

La Sauterelle.

C'en est fait, je quitte le monde :
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants, de moi trop connus.
Seule ici-bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire;
Tout l'univers m'en veut; homme, enfant, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh! qu'ai-je fait pourtant... que du bien? Les ingrats!
Ils me regretteront, mais après mon trépas.

Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes :
Quoi! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde;
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera;
Ce que vous en direz grand' chose n'y fera.
D'ailleurs, où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions.
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie,
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux États.
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux,
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés, se balançaient entre eux.
Ah! que voilà bien mon affaire!

Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire;
C'est un asile sûr contre mes ennemis.
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube suivante,
        Voici venir les moissonneurs.
        Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle, et, parmi les clameurs,
        Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles.
La terre se découvre, et les blés abattus
        Laissent voir les sillons tout nus.
Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit. A peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
        S'en vient pour chercher sa victime.
        Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens;
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.
Eh! Messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;
        Finissez un travail si grand,
        Je me livre à votre colère.
        Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue; il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :
        Va manger, ma petite amie.

FABLE XVI

La Guêpe et l'Abeille.

Dans le calice d'une fleur,
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous sœurs ! ma mie ;
Depuis quand cette parenté?
Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux :
Considérez-moi, je vous prie,
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage ;
Et, s'il vous en faut davantage,



Vous provoquez, je me défends.

LIV. V, FABLE XVI.

Nos dards sont aussi ressemblants.
Il est vrai, répliqua l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense;
Vous provoquez, je me défends.

FABLE XVII

Le Hérisson et les Lapins.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux,
Qui toujours ont besoin de guerre ;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse ;
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs,
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse :
C'est la parure des vertus.
Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,



Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

LIVRE V, FABLE XVII.

Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
Volontiers, lui dit le doyen ;
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien ;
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre ;
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre.
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le Ciel nous accorde ;
Souvent ils sont prompts à finir.
Les panneaux, les furets abrégent notre vie ;
Raison de plus pour en jouir.
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie ;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.

Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen,
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais lorsque après souper la troupe réunie
Se met à deviser des affaires du temps,
Le hérisson, de ses piquants,
Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

FABLE XVIII

Le Milan et le Pigeon.

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : Méchante bête,
Je te connais ; je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils ; te voilà ma conquête.
Il est des dieux vengeurs. Hélas ! je le voudrais,
Répondit le pigeon. O comble des forfaits !
S'écria le milan ; quoi ! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux !
J'allais te pardonner ; mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie.

FABLE XIX

Le Chien coupable

Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère.
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier? grands dieux!
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine.
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.



Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir.

LIV. V, FABLE XIX.

La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat :
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce :
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs;
Il arrive, et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir!
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.

Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer; je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là; mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent.
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant;
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné; j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils,
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait armé de son bâton,
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui; mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice
Dès qu'on met un pied sur le bord.



Rien n'y faisait; prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé;....

LIV. V, FABLE XX.

FABLE XX

L'Auteur et les Souris.

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats,
Et de bons chats,
Rien n'y faisait; prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris.
Notre homme au désespoir (et l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit)
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire,
Puis dans sa colère il écrit.

Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent.
Et crevèrent.
C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon,
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.



Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre.

LIV. V, FABLE XXI

FABLE XXI

L'Aigle et le Hibou.

A DUCIS.

L'oiseau qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre;
Il errait dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à la fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.

L'aigle est touché de ce langage :
Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage !
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis !
Minerve, en vous plaçant sur sa tète divine,
Connaissait bien tout votre prix ;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie,
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de partout une troupe étourdie
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais, et dans ce chamaillis,
Seul de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,

Je laisse les soucis, les craintes à la porte;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens*, *je supporte* :
La sagesse est dans ces deux mots.
Tu me l'as dit cent fois; cher Ducis, tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie,
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE XXII

Le Poisson Volant.

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs,
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.



Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

LIV. V, FABLE XXII.

ÉPILOGUE

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux.
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers :
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur?

La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.







TOBIE

POËME

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE

A MESDEMOISELLES DE L. B... ET D. D...,

AGÉES DE NEUF A DIX ANS.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,

Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah! ces vertus pour vous ne sont point étrangères!
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive, autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore; il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins[1].
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin,
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle[2] :
Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

[1] Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique, prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

[2] Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes : Jam hujus rei causâ interfici jussus es... Sed Tobias, plus timens Deum quàm regem, etc.

Un jour [1], après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur.
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie :
O Dieu! s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver :
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.
Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance [2].
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense

[1] Contigit autem ut, cùm die, fatigatus à sepulturâ, jactasset se juxta parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi calida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cæcus.

[2] Irridebant vitam ejus, dicentes: Ubi est spes tua, pro quâ eleemosynas et sepulturas faciebas?

Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur;
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au Ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel :
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père;
De ton respect pour moi fais hériter ta mère [1];
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour.
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui [2];
Partage tes habits et ton pain avec lui;

[1] Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus : memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.

[2] Panem tuum cum esurientibus comede, et de vestimentis tuis nudos tege. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.

Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;
Riche, donne beaucoup, et pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider :
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle.
Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne ;
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Toutplaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême :
C'était l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur ;
Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes ;
Longtemps il l'interroge, et lui tendant les bras :
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas ;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant, de la vie, est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.

De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez : mon âme satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils! pour adieu reçois ce doux présage!
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage;
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris; alors le chien fidèle[1],
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.
Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant[2], il vous est nécessaire;
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;

[1] Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc.

[2] Exentera hunc piscem, et cor ejus, et fel... Quod cùm fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in viâ.

Il partage le corps du monstre palpitant,
Et réserve le fiel; sur une flamme pure
Le reste, préparé, devient sa nourriture.
Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile;
Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas;
Le riche Raguël, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière;
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi; venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère! à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée[1].
Que deviendra mon père, hélas! si je péris?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,

[1] Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt... Timeo ne fortè et mihi hæc eveniant; et cùm sim unicus parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitiâ ad inferos. Tunc angelus dixit ei : Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum à se et à suâ mente excludant, et suæ libidini ita vacent, etc..., habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.

Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane :
Ils en furent punis; mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le Ciel.

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguël.
Tous deux, les yeux baissés, demandent, à l'entrée,
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguël, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir ;
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive ;
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie [1] ?
— Qui de nous a souffert et ne le connaît pas?
— Ah! parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
— Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.

[1] Dixitque illis Raguel : Nostis Tobiam fratrem meum? Qui dixerunt : Novimus. Et misit se Raguel, et cum lacrymis osculatus est eum, et plorans supra collum ejus, dixit : Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es... Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

— O jour trois fois heureux! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein; que Raguël embrasse
Le digne rejéton d'une si sainte race!
Ton père soixante ans fut notre unique appui :
Viens jouir, ô mon fils! de notre amour pour lui.
Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant, et d'une voix émue :
O Raguël, dit-il, notre loi t'est connue;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous.
Je réclame la loi; je suis de la famille :
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.
Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes [1];
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes;
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,

[1] Quo audito verbo, Raguel expavit, sciens quod evenerit septem viris. Et dixit angelus : Noli timere..., etc. Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit..., etc.

Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguël entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu, qu'il révère et qu'il aime.
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au Ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instants sa profonde tristesse.
Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière[1],
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,

[1] Instanter orabant ambo simul... Domine, Deus patrum nostrorum... Tu fecisti Adamum de limo terræ, dedistique adjutorium Hevam... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.

Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir.
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguël, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang de taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend ; et l'ange de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur !
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir ;
Obtiens de Raguël qu'il nous laisse partir.
Il est père : aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguël ;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse

De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment, et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant,
Et le fidèle chien marche en les précédant.

Hélas! il était temps que le jeune Tobie[1]
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul assis sur le chemin;
Vers chaque voyageur il étendait la main;
Le voyageur passait; et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore, attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,

[1] Cùm verò moras faceret Tobias causâ nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias. Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo, et cœperunt ambo simul flere, eò quòd die statuto minimè reverteretur filius eorum ad eos... Mater, quotidiè exsiliens, circumspiciebat et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.
Mais ce fils approchait : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange, et sa mère attentive [1]
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard.
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard;
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :
Il se lève, et d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide :
O mon fils! criait-il, c'est toi! c'est toi!... Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein;
Le vieillard le reçoit, il le serre et le presse;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.

[1] Et dum ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit à longè, et illicò agnovit venientem filium suum; currensque..., etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in viâ, et, quasi nuncius adveniens, blandimento caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cæcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere, et, datâ manu puero, occurrit obviam filio suo.

La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue ;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux,
Et l'ange en les voyant se croit encore aux cieux.
Après ces doux transports, l'ange dit à son frère [1]
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ces ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi ! cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste ;
J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris ;
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils.
O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice ;
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.
Il dit, et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le Ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse ;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit

[1] Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui... Statim visum recepit, et glorificabant Deum. Dicebatque Tobias : Benedico te, Domine... quia tu castigasti me... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère[1]
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père.
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié :
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore.
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
  Aux pieds de l'ange alors le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus :
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime[2] :
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux,

[1] Me duxit et reduxit sanum..., uxorem ipse me habere fecit..., meipsum à devoratione piscis eripuit, te quoque videre fecit lumen cœli... Quid illi ad hæc poterimus dignum dare? Sed peto, pater mi, ut roges eum si fortè dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

[2] Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum... Bona est oratio cum jejunio et eleemosynâ..., quoniam eleemosyna à morte liberat... et facit invenire misericordiam... etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit..., etc.

Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel ; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;
Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;
Vivez longtemps heureux, moi, je retourne au ciel.





RUTH

ÉGLOGUE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1784

A S. ALTESSE S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,

C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux de remplir ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami quand il est malheureux.
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsque autrefois un juge[1], au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère :

[1] In diebus unius judicis, quando judices præerant, facta est fames in terrâ. Abiitque homo de Bethleem Juda, ut peregrinaretur in regione Moabitide cum uxore suâ ac duobus liberis, etc.

Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée;
Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu ! n'oubliez pas que je fus votre mère.
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle. Ah! laissez-moi vous suivre[1] ;
Partout où vous vivrez Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.
Elle dit ; c'est en vain que Noémi la presse

[1] Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam : quocumquè enim perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in eà moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.

De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes;
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous;
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie :
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne les reconnaît pas :
Quoi [1] ! c'est là Noémi! Non, leur répondit-elle,

[1] Dicebantque : Hæc est illa Noemi? Quibus ait : Ne vocetis me Noemi, id est pulchram; sed vocate me Mara, id est amaram, quia amaritudine

Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles;
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit,
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth[1] suivait dans son champ la dernière glaneuse;
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas;
Venez des moissonneurs partager le repas;
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit; Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.

valdè replevit me Omnipotens. Egressa sum plena, et vacuam reduxit me Dominus.

[1] Et colligebat spicas post terga metentium... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia; ne vadas in alterum agrum ad colligendum... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.

Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place;
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié,
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère [1].
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle;
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Ce zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
Dit-elle, de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.

[1] Sedit itaque ad messorum latus, et congessit polentam sibi, comeditque... et tulit reliquias. Atque inde surrexit, ut spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : De vestris manipulis projicite de industriâ, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.

De son travail [1] alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.
Le vertueux Booz est de notre famille [2],
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz;
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connaître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus; soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir.
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
  Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans les champs. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés.
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille;
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.

[1] Portans reversa est, et ostendit socrui suæ; et dedit ei de reliquiis cibi sui, etc.

[2] Filia mea, æquam tibi requiem, et providebo ut benè sit tibi. Booz iste propinquus noster est, etc.

Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits;
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même.
Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous :
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille.
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel! répond Booz, ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge.
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs?

Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !
Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie ;
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu !
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière,
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie ; et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils [1] ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :

[1] Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem... et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium. Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

De ma sensible Ruth, prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer :
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
Hélas! un seul soutien manque à votre famille;
Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille.



TABLE DES MATIÈRES

Pages.

L'Aigle et la Colombe. Liv. III. Fable 21 152
L'Aigle et le Hibou. V. 21 255
L'Amour et sa Mère. III. 19 149
L'Ane et la Flûte. V. 5 222
Le vieux Arbre et le Jardinier. II. 2 56
L'Auteur et les Souris. V. 20 253
L'Avare et son Fils. IV. 10 182
L'Aveugle et le Paralytique. I. 20 44
Les deux Bacheliers. III. 8 124
La Balance de Minos. III. 14 138
Le Berger et le Rossignol. V. 1 211
Le Bœuf, le Cheval et l'Ane. I. 2 5
Le Bonhomme et le Trésor. II. 4 60
Le Bouvreuil et le Corbeau. II. 6 66
La Brebis et le Chien. II. 3 58
Le Calife. I. 8 18
La Carpe et les Carpillons. I. 7 16
Le Charlatan. V. 14 239
Les deux Chats. II. 9 73
Le Chat et la Lunette. I. 16 35
Le Chat et le Miroir. I. 6 14
Le Chat et le Moineau. II. 20 98
Le Chat et les Rats. IV. 17 197
Le Château de Cartes. II. 12 80
Les deux Chauves. IV. 66 196

Pages.
La Chenille. V. 12... 236
Le Cheval et le Poulain. II. 10.................................. 75
Le petit Chien. V. 8... 227
Le Chien coupable. V. 19 250
Le Chien et le Chat. I. 11..................................... ... 26
La Colombe et son Nourrisson. V. 4............................ 219
Le Coq fanfaron. IV. 22....................................... 207
La Coquette et l'Abeille. I 13........ 29
Le Crocodile et l'Esturgeon. V. 11........................ 234
Le Courtisan et le dieu Protée. IV. 11.......................... 184
Le Danseur de corde et le Balancier. II. 16..................... 91
Le Dervis, la Corneille et le Faucon. III. 11... 130
Don Quichotte. IV. 20... 203
L'Écureuil, le Chien et le Renard. IV. 2........................ 162
L'Éducation du Lion. II. 15................................... 86
L'Éléphant blanc. I. 14.................................. 31
L'Enfant et le Dattier. I. 22.. 47
L'Enfant et le Miroir. II. 8..................................... 71
Les Enfants et les Perdreaux. III. 12........................... 133
La Fable et la Vérité. I. 1..................................... 3
La Fauvette et le Rossignol. IV. 9... 180
Le Grillon. II. 11... 78
La Guenon, le Singe et la Noix. IV. 12.......................... 186
La Guêpe et l'Abeille. V. 16.................................. 244
L'Habit d'Arlequin. IV. 4...................................... 167
Hercule au Ciel. III. 6......................... 119
Le Hérisson et les Lapins. V. 17............................... 246
L'Hermine, le Castor et le Sanglier. III. 13..................... 135
Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat. III. 17................. .. 144
Le Hibou et le Pigeon. IV. 5............................. 169
Le Jeune Homme et le Vieillard. I. 17.......................... 38
L'Inondation. III. 2...................... 110
Les deux Jardiniers. I. 10............ 23
Jupiter et Minos. V. 7............ 226
Le Laboureur de Castille. IV. 8............................... . 177
Le Lapin et la Sarcelle. IV. 13................................. 187
Le Léopard et l'Écureuil. V. 9................................. 229
Le Lierre et le Thym. I. 15.......................... 33
Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils. III. 7............... 120
Le Linot. II. 22... 101

Pages.
Les deux Lions. V. 2 214
Le Lion et le Léopard. III. 22 155
La Mère, l'Enfant et les Sarignes. II. 1 53
Le Milan et le Pigeon. V. 18 249
Le Miroir de la Vérité. IV. 18 199
La Mort. I. 9 21
Myson. II. 19 97
Le Pacha et le Dervis. IV. 7 174
Pan et la Fortune. IV. 14 192
Pandore. I. 21 46
Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon. III. 16 143
Le Parricide. III. 18 147
Les deux Paysans et le Nuage. IV. 19 201
Le Paysan et la Rivière. V. 6 224
Le Perroquet. IV. 3 165
Le Perroquet confiant. III. 20 150
Les deux Persans. II. 18 95
Le Phénix. II. 13 82
Le Philosophe et le Chat-Huant. IV. 15 194
La Pie et la Colombe. II. 14 84
Le Poisson Volant. V. 22 258
La jeune Poule et le vieux Renard. II. 17 93
Le Prêtre de Jupiter. V. 10 231
Le Procès des deux Renards. V. 3 216
Le Renard déguisé. III. 10 128
Le Renard qui prêche. III. 15 140
Le Rhinocéros et le Dromadaire. III. 4 115
Le Roi Alphonse. III. 9 126
Le Roi et les deux Bergers. I. 3 7
Le Roi de Perse. II. 21 100
Le Rossignol et le Paon. III. 5 117
Le Rossignol et le Prince. I. 19 42
Le Sanglier et les Rossignols. III. 3 113
La Sauterelle. V. 15 241
Le Savant et le Fermier. IV. 1 159
Le Singe qui montre la lanterne magique. II. 7 68
Les Singes et le Léopard. III. 1 107
Les Serins et le Chardonneret. I. 5 12
La Taupe et les Lapins. I. 18 39
La Tourterelle et la Fauvette. V. 13 237

Pages.
Le Troupeau de Colas. II. 5 64
Le Vacher et le Garde-Chasse. I. 12 27
La Vipère et la Sangsue. IV. 6 172
Le Voyage. IV. 21 206
Les deux Voyageurs. I. 4 10
Tobie 263
Ruth 279

FIN DE LA TABLE.





